La Société Historique Acadienne

42ième Cahier

Vol. V no 2

JANVIER, FÉVRIER, MARS 1974
MONCTON, N.-B.
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ACADIENNE

COTISATION: Janvier à décembre 1973

Individus .......................................................... $5.00
Bibliothèque et institutions ................................ $7.50
Membre à vie ..................................................... $100.00
Prix des Cahiers déjà parus .................................. $2.00 l'unité

Escompte de 20% pour la collection complète

S'adresser au secrétariat: Case Postale 2363, Moncton, N.-B.

CONSEIL D'ADMINISTRATION ÉLU LE 30 MAI 1973

Président: M. Jules Léger
Président d'honneur: M. Léon Thériault
Vice-président: M. Jean Daigle
Secrétaire: M. Donald Cormier
Trésorier: M. Irénée Mallais
Conseillers: Sœur Thérèse Roy
            M. Willard Vautour
            M. Eloi DeGrâce
Rédacteur des Cahiers: Père Anselme Chiasson

SOMMAIRE

Entre nous .................................................. 47

Le Musée acadien de l'université de Moncton, par le
              Père Clément Cormier c.s.c. .................. 48

Philias Bourgeois, historien acadien, par Ronnie Leblanc ........ 55

Le troisième mariage de Michel Daigle, par Eloi DeGrâce .......... 68

La pêche en goélette au début du siècle, par Ephrem Boudreau .... 71
The Story of Etienne-Aubin Migneault (suite) ...................... 89

---

Courrier de la deuxième classe. — Enregistrement no 1369
Entre Nous

Si les archives écrites nous racontent notre passé, les articles d’un musée en sont les témoins visibles et encore vivants. Mais, un musée possède lui-même sa propre histoire. Voici celle du MUSEE ACADIEN DE L’UNIVERSITE DE MONCTON, racontée par celui qui est depuis longtemps l’âme de ce musée, le Père Clément Cormier, c.s.c.

LE PERE PHILIAS BOURGEOIS, HISTORIEN ACA- DIEN, par un étudiant au baccalauréat, spécialisation en histoire, Ronny Leblanc de l’université de Moncton. C’est une étude fort objective et bien menée qui honore son auteur.

L’éloignement de l’évêque de Québec qui seul pouvait dispenser de certains empêchements de mariage, la lenteur des communications, la parenté fréquente entre futurs conjoints, autant de difficultés et bien d’autres que rencontrent nos ancêtres et leurs missionnaires. LE TROISIEME MARIAGE DE MICHEL DAIGLE, par Eloi DeGrâce, en est une illustration typique.

Si on lit Rameau, Laurière, Rumilly et la plupart des auteurs qui ont écrit une histoire d’Acadie, on remarque que très peu d’entre eux s’arrêtent à décrire la vie même des Acadiens. Dans ce sens, ne pourrait-on pas dire que jusqu’ici les historiens d’Acadie ont négligé quelque peu l’histoire des Acadiens eux-mêmes. À l’heure actuelle, l’ethnologie, au contraire, prend de plus en plus d’importance dans l’esprit des chercheurs et des écrivains. L’article d’Éphrem Boudreau sur LA FÊCHE EN GŒLETTE AU DEBUT DU SIECLE s’intègre bien dans ce mouvement.

Notre dernière tranche de l’HISTOIRE D’ETIENNE-AUBIN MIGNEAULT nous décrivait l’évasion de Migneault et de ses compagnons d’une prison de Boston. Le troisième chapitre nous raconte aujourd’hui son arrivée à Québec et les circonstances émouvantes dans lesquelles il retrouva sa femme.

Père Anselme Chiasson
Le Musée acadien de l’université de Moncton

par le Père Clément Cormier, c.s.c.

Pour comprendre la nature d’un musée et son importance, rien n’est plus à propos que d’en tracer l’histoire et d’en souligner le rayonnement.

I. Histoire et nature du musée

Bien que l’université de Moncton ne date que de dix ans, son Musée acadien est presque centenaire.

Les origines

Il est difficile de dire à quelle date précise débuta le Musée. C’est certainement au plus tard, pendant l’année 1886, sinon avant.

Un entrefilet publié dans le Moniteur acadien en date du 12 octobre 1886 annonce la création du Musée: “Depuis quelque temps, l’administration du collège St-Joseph, à Memramcook, s’occupe activement à monter un Musée acadien dans une des plus belles salles de cette florissante institution”.

Plusieurs indices manifestent l’importance—surprenante à l’époque—qu’on accordait à la nouvelle initiative.

D’abord on se procura un volumineux registre pour l’inscription des acquisitions. Les premières entrées datent de l’année 1886. Il semblerait que plusieurs dons avaient été remis au Collège avant l’achat du registre, car on n’indique aucune date plus précise que l’année; ensuite, les listes sont transcrrites globalement de sorte que les donateurs auraient pu remettre leurs contributions sur une période étendue. De toute façon, la bonne qualité et l’épaisseur du registre démontrent le sérieux attaché au projet.

Un autre fait qui illustre la valeur accordée à l’entreprise, c’est le rôle personnel du principal instigateur, le Père Lefebvre lui-même; d’habitude, il lançait ses projets avec détermination et les soutenait avec ténacité. Le tout premier nom à figurer au
registre est celui du Père Lefebvre, et par la suite, son nom revient fréquemment.

La tradition orale laisse comme hypothèse tout à fait vraisemblable que c’est après avoir reçu deux précieux souvenirs historiques que le Père Lefebvre aurait eu l’idée d’instituer un Musée, de désigner un responsable de la conservation et de la promotion des collections. Les deux pièces en question sont : la pierre angulaire de l’église Sainte-Anne de Beaubassin, et la clé de l’église de Grand-Pré, qui comptent encore aujourd’hui parmi les plus importantes reliques étalées au Musée.


On peut regretter que le copiste ait été si peu communicatif. Il n’a pas confié à son registre la façon dont le Père Lefebvre fit l’acquisition de la pierre angulaire. Pourtant, la question est intriguante. Dans le récit d’un voyage en Acadie, Rameau de Saint-Père dans Une Colonie féodale, t. II, p. 69 (ed. 1889) rapporte qu’il a vu cette pierre à Amherst en 1860. Comment est-elle parvenue au Père Lefebvre? Est-ce lui qui a pris l’initiative de l’obtenir? La réponse à cette question jetterait sans doute de la lumière sur l’origine du Musée. Quoiqu’il en soit, voici ce que le Moniteur dit du précieux souvenir : “Vers 1680, ces braves colons (fondateurs de Beaubassin) se construisirent une petite chapelle et quelques années plus tard elle fut remplacée par une jolie église que les Anglais brûlèrent, ainsi que plusieurs autres édifices, en 1696. Une nouvelle église fut commencée en 1723 et c’est la pierre angulaire de ce temple qu’on voit au Musée du Collège” (14 décembre 1886).

Quant à la clé de Grand-Pré, une note de Placide Gaudet dit qu’elle vient d’un professeur de l’université Acadia.

Nous nous sommes étendus sur la pierre angulaire et la clé non pas comme digression, mais pour faire valoir l’opinion que c’est à partir de ces deux objets que le Père Lefebvre eut l’idée d’instituer un musée. Revenons à d’autres indications qui manifestent l’intérêt porté au Musée dès les débuts.

Le Moniteur fait grand état de l’initiative prise par le Collège et lance des appels à ceux “qui possèdent de précieux souvenirs ... de les mettre au musée du collège St-Joseph” (12 octobre 1886).
Grâce à l'intérêt suscité par des sollicitations du genre, on put recueillir vite une quantité surprenante de dons. Pendant l’année inaugurale, 1886, le copiste a inscrit une liste sèche et dense couvrant cinq grandes pages de son registre. Et le même rythme se maintint pendant les années subséquentes.

Le principal signe de la détermination du supérieur fut la création dès les débuts du poste de conservateur du Musée. Comme nous l’avons vu, 1886 semble être l’année de fondation; le registre est inauguré; en octobre et en décembre, le Moniteur acadien souligne l’événement. Or dès la prochaine année académique, 1887-1888, l’annuaire du collège inclut parmi le personnel de l’institution un titulaire nommé “curateur du Musée”, qui figure parmi les administrateurs et les membres du corps professoral. Cette coutume se maintiendra avec peu d’interruptions jusqu’en 1913. Voici la liste des responsables, telle que relevée des annuaires:

1887-1893 ... —Père J.-B. Langlois
1893-1895 ... —Père P. Larochelle
1895-1896 ... —Frère Aimé
1896-1898 ... —Aucun nom dans l’annuaire (Note: décès du Père Lefebvre en 1895)
1898-1901 ... —Père Ignace Langlois
1901-1902 ... —Père J.-B. Langlois
1902-1903 ... —Sans nom
1903-1911 ... —Père J.-B. Langlois
1911-1912 ... —Sans nom
1912-1913 ... —Père J. Fiset

Après 1913, il n’est plus question de cette fonction dans l’annuaire.

Les locaux

La première mention du Musée dans le Moniteur, cité plus haut, souligne que les collections étaient logées “dans une des plus belles salles du Collège”. Mais aucune indication ne permet de localiser précisément cette salle de choix.

Cependant, lors de l’inauguration du Monument Lefebvre en 1898, le Musée y fut transféré. Mais bientôt se fit sentir le besoin de plus d’espace vital pour les laboratoires de sciences, et le Musée dut chercher asile ailleurs.

Aussi quand, en 1914, à l’occasion du cinquantenaire, le Collège ajoutait une aile à ses édifices antérieurs, le Musée fut déménagé au troisième, à l’étage des professeurs. Il occupait un large corridor latéral; il était disposé en “U”, avec, de chaque côté, de grandes armoires vitrées, et au centre, des caissons à surface inclinée. Sur les armoires, animaux et oiseaux empaillés épatent les visiteurs.
La construction de la chapelle (terminée en 1932) devait donner au Musée un local définitif, c'est-à-dire une grande salle parallèle à la bibliothèque.

Mais cette solution fut de courte durée. L'incendie de 1933 vint paralyser l'essor du Musée. Celui-ci fut tout simplement entreposé pendant et après la reconstruction. Ce fut regrettable mais on peut se consoler du fait que, sans le déménagement de 1932, toutes les collections auraient disparu dans l'incendie.

En 1953, l'université Saint-Joseph transféraient une partie de ses effectifs à Moncton, et comme on pensait pouvoir disposer d'espace suffisant dans l'édifice nouvellement acquis sur la rue Church, le Musée prit la route de Moncton. Mais en fait, le local s'avéra trop exigu, et les collections furent de nouveau reléguées au storage, et cela, successivement à deux endroits différents.

Puis vint la création de l'université de Moncton en 1963, et la préparation d'un audacieux programme de construction. Une bonne moitié du sous-sol de la bibliothèque était destinée au Musée; comme question de fait, le local subit deux amputations majeures: l'une pour la Galerie d'Art, l'autre pour la salle d'entre-pôt. Mais enfin, quand l'édifice fut prêt pour occupation en 1965, le Musée, relégué aux oubliettes depuis plus de vingt ans, put enfin sortir au grand jour. C'est alors qu'il prit sa forme actuelle, le sectionnement par compartiments thématiques. L'installation fut d'abord provisoire; puis on obtint des caissons mobiles et permanents.

Le contenu

Il convient de noter que les nombreux déménagements auraient pu occasionner des pertes et surtout de la confusion.

Quant aux pertes, elles sont relativement rares. Rapportons deux exceptions à cet avancé. D'abord, le cas des animaux empaillés; le temps et les insectes avaient réduit ces pauvres bêtes à un état si misérable qu'il fallut se résoudre à les sacrifier; en réalité la perte était de peu de conséquence, car la collection est relativement facile à remplacer. D'ailleurs la Faculté des Arts s'occupe de monter certaines collections: par exemple on y fait d'excellent travail de taxidermie. La deuxième exception est d'ordre numismatique; il appert qu'au moment du déménagement sous la chapelle, des pièces de monnaie avaient été mises en "sécurité" au bureau du comptable; elles n'avaient pas encore été réclamées en 1933, et furent irréparablement endommagées par le grand incendie. Il faudrait ajouter que certains objets disparurent du Musée ouvert immédiatement après l'incendie, mais la plupart ont été retournés subséquemment.
Quant à la confusion résultant des nombreux déménagements, les dommages sont presque tous réparés. Depuis la réouverture au sous-sol de la bibliothèque, un système très moderne et efficace d’enregistrement a été introduit au Musée; à l’aide du premier registre des acquisitions et de nombreuses feuilles volantes, on s’est appliqué à transcrire sur fiches les notes éparsees sur chaque objet de l’ancien Musée. Tous ces objets (environ 600) ont été soigneusement enregistrés; la plupart (environ 500) ont été identifiés sans l’ombre d’un doute.

On ne peut terminer cet exposé sur le contenu sans donner une dernière explication importante. Pour comprendre le Musée, il faut diviser son histoire en deux grandes périodes: avant et après 1940. Avant 1940, le Musée collectionnait de tout, indistinctement; après 1940, il s’est résolument donné un caractère acadien, sans toutefois renoncer à d’autres zones d’intérêt.

Quand on consulte le registre des acquisitions à partir du début, on est frappé de constater la très grande variété des objets qui étaient reçus. Évidemment, les responsables acceptaient tout ce qu’on leur offrait. Le Moniteur du 12 octobre 1886 qualifiait d’acadien le Musée du Collège, mais en fait l’envergure de ce lieu remplit d’objets rares dépassait de beaucoup les frontières des Acadiens.

Il y avait d’importantes pièces authentiquement acadiennes, mais combien d’autres objets de curiosité de provenances diverses, ayant tous leur intérêt, mais étalés en nombre trop restreint pour établir de vraies catégories valables.

Pour ne donner qu’un échantillon, relevons quelques item disparates qui figurent à la toute première page du registre initial: collection de coquilles; monnaie française, américaine, espagnole, chinoise; médailles en bronze de Pie IX, de la reine Victoria; un fac-similé d’un clou du crucifiement; reproduction de Lourdes en carton peint; un rituel de Québec; deux paires de pantoufles chinoises; une coulouvre conservée dans l’alcool;oiseaux empaillés; un corail blanc; plusieurs coquilles des Antilles; une boule en verre; une tête de caribou en fonte bronzée...

Avec le temps, le Musée acadien aurait pu avoir une section de Sciences naturelles avec coquilles, fossiles, animaux empaillés ou conservés dans l’acide; une section de numismatique, de philatélie, etc.

1940 marque un nouveau départ. Le Musée avait subi de rudes assauts, surtout les contre-coups de l’incendie de 1933. Il gisait à l’entrepôt.

Même si le Musée était privé de local, on décida de le renflouer. Un nouveau programme fut tracé, avec un objectif précis. Le Musée aurait un but éducatif. Il ne serait pas un ramassis
d'objets de curiosité. Il deviendrait comme un laboratoire pour les historiens, les folkloristes, les ethnologues... intéressés aux études acadiennes. Il serait principalement un musée *acadien*, en ce sens qu'il grouperait des objets de signification historique, des souvenirs ou des images rappelant des personnalités acadiennes, ou encore des instruments ou outils illustrant la façon de vivre des Acadiens avant l'avènement de l'ère technologique. Voilà la principale préoccupation du Musée.

Quant aux autres sections—numismatique, philatélie, histoire naturelle, bibelots—il n'est pas question d'y renoncer. Quand l'espace le permettra, d'autres sections seront ouvertes. D'ailleurs de nombreux objets de "l'ancien" Musée figurent dans le "nouveau": par exemple, une des collections des sciences naturelles a été placée dans le compartiment qui loge l'école de rang; les dons de Mère Léonie sont dans une montre spéciale; divers autres objets sont placés sur les étagères du magasin général.

Pendant cette deuxième période de son histoire, le nombre des objets a augmenté considérablement; avec les pièces de l'ancien Musée, il atteint aujourd'hui un total de près de 6,000 pièces.

Faute d'espace vital, une grande partie des collections sont entreposées. Quand de nouveaux locaux seront disponibles, une planification systématique redonnera au Musée son caractère polyvalent.

II.—RAYONNEMENT

Le Musée de l'université Saint-Joseph, qui est presque centenaire et qui est passé à l'université de Moncton en 1963, a exercé son influence discrète mais indéniable sur d'autres musées de la région.

Nous n'hésitons pas à dire que sa simple existence devint une source d'inspiration pour plusieurs personnes qui ont visité le Musée dans le but d'y trouver des idées. Parfois les intentions étaient explicitement avouées, parfois elles n'étaient pas exprimées.

De deux façons le Musée a pu rendre service.

D'abord par la formule adoptée dans l'étalage; les visiteurs étaient libres de s'en inspirer soit pour adopter le même système, soit pour l'adopter à leurs propres collections.

Mais c'est par un autre aspect que le Musée de l'Université a apporté une contribution valable.

Dans les petits musées locaux, on ne peut se payer le luxe de retenir les services d'un muséologue professionnel. Généralement on a recours à des bénévoles qui ne sont pas initiés aux
techniques employées dans un musée, tout particulièrement le système d’enregistrement et du catalogue.

Or, le Musée de l’Université a profité de toutes les occasions pour envoyer ses deux responsables, Miles Alberta Gaudet et Créola LeBlanc, suivre des cours abrégés et participer à des congrès de muséologues. L’avantage le plus essentiel rapporté de ces expériences c’est l’apprentissage des méthodes employées dans les musées pour installer le système d’index, d’enregistrement et de catalogue. Par ces deux personnes, le Musée de l’université s’est fait le propagandiste de ces méthodes et techniques. C’est le service le plus utile que nous avons pu offrir aux musées de la région qui n’ont pas eu l’avantage d’envoyer leurs responsables suivre les mêmes cours.

(Extrait d’un mémoire soumis au Conseil des Ressources historiques du Nouveau-Brunswick par l’université de Moncton en 1973)
PHILIAS BOURGEOS, HISTORIEN ACADIE\N

par Ronnie LeBlanc

Nous allons parler, dans ce travail, du Père Philias Bourgeois, l'historien. Étant donné la vie très mouvementée de cet homme, nous aurions pu aussi bien le voir comme journaliste, comme professeur, comme compatriote ou nationaliste acadien ou encore comme prêtre. Nous aurions même pu raconter sa vie, écrire sa biographie, mais il nous a paru plus intéressant de le voir comme historien.1

Ce qui va nous préoccuper tout le long de cet exposé, ce sera de montrer que nous avons eu en Acadie des historiens, bien que nous soyons trop souvent prêts à affirmer le contraire. Un bon exemple est justement le Père Philias Bourgeois.

C'est de la façon suivante que nous procéderons pour démontrer ce point. Nous essayerons de voir en premier lieu quelle fut sa formation comme historien, et si réellement on le voyait ainsi en son temps. Nous nous attacherons ensuite à son oeuvre, après quoi nous verrons quelques aspects de l'historien Philias Bourgeois, tels sa réaction face à la critique ou encore son encouragement dans l'organisation d'archives qui pourraient servir un jour aux futurs historiens.

SA FORMATION

Philias Bourgeois nous a toujours apparu comme un historien, bien que, dans sa formation académique, rien ne semble indiquer que ses études fussent orientées en histoire. Ses études, il les avait faites au collège Saint-Joseph; après quoi il s'était rendu au noviciat des Pères de Sainte-Croix à Montréal.2 En 1879, il était ordonné prêtre à Moncton. Nous pouvons facilement conclure que ses efforts jusque là avaient été orientés vers la prêtrise. Là où le doute se fait sentir, c'est quand nous le voyons compléter à l'université Laval en 1881, une maîtrise ès arts. Il nous a été malheureusement impossible de savoir ce que pouvait, en ce temps, comprendre une maîtrise ès arts. Est-ce que l'histoire y figurait pour beaucoup? Nous l'ignorons.3

Quoi qu'il en soit, nous pouvons nous permettre de dire qu'il ne faisait guère exception à la règle qui voulait que des gens de toutes professions, et surtout les professions libérales, s'interès-

Philias Bourgeois lui-même se voyait comme historien. Pour nous en rendre compte il suffit de nous référer à une lettre qu’il adressait à Valentin Landry en 1907 où il lui spécifiait que dorénavant il n’offrirait ses services que comme historien. En d’autres mots, il écrirait des chroniques historiques plutôt que des éditoriaux. Il abandonnait alors définitivement sa carrière de journaliste ou encore, d’éditorialiste, pour celle d’historien.

Comme historien, il entretint avec Placide Gaudet une abondante correspondance. C’était toujours à celui-ci qu’il recourait pour des renseignements historiques. Ce dernier, bien souvent, l’indisposait, en critiquant trop fortement ses écrits. Philias Bourgeois ne semblait pas trop se gêner parfois devant les exigences de la science historique. A une critique, que lui avait faite son ami Placide, sur son livre L’École aux Apparitions Mystérieuses, voici ce qu’il répondit: “Quant à tes remarques sur les erreurs de dates et de généalogie, je les reçois avec remerciement et parfaite soumission, lorsqu’elles sont faites privément. Ce sont des pécaillées, du reste, auxquelles je n’attache que l’importance qu’elles méritent.”

Historien lui-même, il encourageait ses compatriotes acadiens, à écrire. Selon Prudent Mercure, ce serait lui qui l’aurait poussé à écrire une Histoire du Madawaska.
Il ne faut tout de même pas oublier la vraie profession de Philias Bourgeois. Il était prêtre avant tout, et c'est lui-même qui nous le fait entrevoir quand en 1910, il écrit ce qui suit, à Placide Gaudet: "Je vois avec plaisir que tu dis le chapelet en famille tous les soirs, c'est bien, c'est cela. Tous nos travaux littéraires et historiques, d'après la parole de Suarez, ne valent pas un bon Ave Maria. Travaillons bien tout de même, mais vivons bien." Il n'oubliait donc pas son rôle de prêtre.

Philias Bourgeois peut nous apparaître aujourd'hui comme un historien amateur à cause d'un manque dans sa formation. Mais en son temps on attachait moins d'importance à ces "péca-dilles". L'histoire était faite ou écrite par ceux qui s'y intéressaient et qui démontraient un certain talent en tant qu'écrivain. C'était, en plus, un très bon passe-temps pour l'élite. L'historien de profession était d'ailleurs assez rare, car l'appui financier nécessaire faisait trop souvent défaut.

**SA CARRIERE D'HISTORIEN, SON OEUVRE**

Philias Bourgeois s'intéressait déjà à l'histoire depuis quelque temps quand en 1892 il commença à publier. Il avait donné des conférences, soutenu des polémiques dans les journaux; donc ce serait lui faire injustice de dire que sa carrière d'historien débutait avec la publication de son premier ouvrage. Il est vrai tout de même qu'il allait se faire un nom comme historien avec les livres et brochures publiés entre 1892-1913, et surtout dans les dix dernières années de sa vie.

I—Polémiques, conférences

En l'hiver 1886, Sir Adams G. Archibald, avait donné, devant la Société historique d'Halifax, une conférence sur l'expulsion des Acadiens. Il s'était montré assez dur à l'égard de ces derniers tout en dénonçant le fameux poème de Longfellow, Evangeline. Il dit que ce dernier avait tracé un tableau faussé des Acadiens. Ceux-ci, selon lui, n'étaient pas, comme l'avait voulu Longfellow, des gens paisibles, mais "des querelleurs, des chicaniers". Ceci ne devait pas passer sans créer des réactions. Intervinrent des journaux tels la Justice du Québec, la Gazette de Montréal et même l'archevêque d'Halifax, Mgr. O'Brien. Il n'était pas étonnant non plus de voir Philias Bourgeois au printemps suivant, lors d'une conférence qu'il donnait à Sydney, au Cap-Breton, sur le même sujet, se prononcer sur les propos de Sir Archibald. Ceci lui avait attiré beaucoup d'acclamations de la foule qui y assistait. Déjà il se montrait assez audacieux, par le fait qu'il s'en prenait au discours de Sir Archibald, devant un auditoire composé en grande partie d'anglophones.

La polémique la plus intéressante fut celle entreprise en 1895, au sujet de l'érection d'un monument par une association

Ce n’est pas seulement comme polémiste que sa présence se faisait sentir. Il donnait aussi des conférences, comme celle de Sydney en 1886. Sa première publication en 1892, fut justement celle d’un discours, dont il n’avait présenté que l’exorde, lors de la translation des restes du Père Sigogne, à Church Point.18 Il allait faire de même pour une conférence sur Henry-W. Longfellow lors du centenaire de naissance de ce dernier.19 Il semble qu’il était reconnu et très bien apprécié comme conférencier. En 1894, il circulait dans la région, prononçant des conférences à Shediac et à Moncton par exemple, sur le dernier siège de Louisbourg.20

2—Ses écrits

Nous disions plus haut que Phillas Bourgeois n’avait commencé à publier qu’en 1892. C’est après son voyage en Europe en 1891, où il avait rencontré, à Paris, M. Rameau de Saint-Père, que devait débuter sa carrière d’écrivain. Ce dernier semble avoir eu sur lui une grande influence. Il l’avait encouragé, ainsi que tous les autres Acadiens, à écrire et surtout à sauver ce qu’il plairait.21

Jusqu’à quel point cette rencontre eut-elle une influence sur la carrière d’historien-écrivain de Phillas Bourgeois? Il est difficile de le dire. Quoi qu’il en soit, c’est en l’été de 1892 que fut publiée sa brochure Panégyrique de l’abbé Jean-Mandé Sigogne. Il était déjà dans sa trente septième année. C’était quand même le début d’une brillante carrière pendant laquelle ses principales œuvres, polémiques, conférences, allaient être produites, et tout ceci pendant qu’il enseignait et qu’il travaillait comme journaliste à l’Evangéline. C’est pendant cette période relativement courte, soit 1892-1912, et surtout pendant les dix dernières années de sa vie pour être plus précis, qu’il allait se manifester avec la
publication d'une dizaine de livres et de brochures, d'articles nombreux de journaux et de quelques articles de revue.\textsuperscript{22}


Nous pouvons juger d'après toutes ces activités auxquelles se livrait le P. Philias Bourgeois, qu'il ne pouvait faire autre que de laisser derrière lui plus d'une trace. Son ouvrage est considérable pour la courte période qu'il a pu y consacrer. Chez lui, parler, discuter et écrire l'histoire allaient de front.

**L'HISTORIEN ET LA CRITIQUE**

Nous avons pu facilement constater que le Père Bourgeois n'était pas un homme à hésiter devant la critique; surtout si nous nous référons à ses polémiques. Il est intéressant d'essayer de voir comment lui-même la voyait quand elle le visait, et quand il pouvait s'en servir à l'endroit des autres.

Dans un article, paru dans le \textit{Moniteur} en juillet 1891, il conseillait fortement à ses compatriotes et plus particulièrement aux jeunes écrivains acadiens de ne pas fléchir sous les critiques. Il ne fallait surtout pas cesser d'écrire à cause d'elles.\textsuperscript{25} Lui-même, une quinzaine d'années plus tard allait dire à Placide Gaudet (faisant allusion à des articles, récemment publiés dans les journaux), qui le critiquaient indirectement; "J'ignore quels sont les correspondants Pédagogue, Vérité et autres. Je déplore — et je ne suis pas le seul — de telles jalousies intestines. Dieu m'est témoin que, après la préparation de ce livre de lecture, je n'écrirai jamais de ma vie une ligne pour la publication."\textsuperscript{26} Inutile de dire que cette résolution ne fut pas tenue. C'est lui-même qui nous le démontre dans une lettre adressée au même, quelques mois plus tard, où il dit: "Travaillons tous, car pour nous le jour
est à son déclin, et il nous faut laisser derrière nous des œuvres qui puissent vivre.”

Comme nous le soulignions plus haut, Philias Bourgeois entretenait avec Placide Gaudet une correspondance assez considérable, où il demandait, à l’occasion, des conseils. Il en recevait mais en plus, il ne manquait pas de se faire critiquer ses écrits. Cela l’indignait et il le laissait savoir à son ami. Ceci allait se produire à l’occasion de la publication de deux de ses ouvrages. Voici ce qu’il lui répondait dans ces deux cas; “Il ne faut pas croire mon bon ami que tu sois obligé sous peine de condamnation éternelle de foudroyer de ta dextre impitoyable toutes les petites erreurs de date ou de généalogie qui peuvent se glisser involontairement ou par ignorance dans les récits de ceux qui écrivent avec une certaine compétence et une bonne foi reconnaissante” ou encore “Alons! Alons! pas tant de plaintes ni de jérémies sur tes inexactitudes. Penses-tu que tout le monde est plongé comme toi depuis cinquante ans dans les catacombes de l’histoire? En fait de dates et de détails, tu verrais des taches dans le soleil.”

Ce qu’il semblait déplorer le plus, était que Placide Gaudet rende publique ses critiques. A ce propos il lui conseillait, “il n’est pas convenable de nous reprendre dans les journaux lus par le peuple. Car le peuple ne sait pas juger ces erreurs et ces critiques à leur vrai poids. Devant le peuple une critique de dates peut infirmer le mérite d’un bon livre et le discréditer pour toujours.”

De l’autre côté, il pouvait se montrer, quand il le voulait, très dur à l’égard de Placide Gaudet. Il menaçait de le dénoncer dans la préface de son livre sur l’abbé Lafrance s’il refusait de lui “fournir les matériaux de fond” nécessaires à son étude, lui qui était payé par le gouvernement pour cela. Placide Gaudet dut répondre favorablement car, selon cette même lettre, des louanges, au contraire, lui seront faites dans la préface s’il y consent. Ce qui fut fait.

Lors de la parution de son livre “L’école aux apparitions mystérieuses”, il n’avait pas aimé l’attitude du Moniteur Acadien qui selon lui, aurait nui à son ouvrage. Il avait publié tout de suite après un compte rendu de cet ouvrage, “une décision romaine relative aux histoires d’apparitions”, ce qui avait amené l’interdiction dans au moins “trois localités acadiennes françaises, lors même que son ouvrage n’était pas désapprouvé par son ordinaire.” C’était ainsi que s’exprimait le journal l’Évangéline dans un article non signé, pour défendre les intérêts de Philias Bourgeois qui venait justement d’écrire une lettre, à cet effet, au rédacteur de ce journal, Valentin Landry.
Se défendre contre les critiques ne constituait qu’un côté de la médaille. Il lui arrivait lui aussi de critiquer les œuvres des autres. Il faut dire qu’il tenait quand même à sa philosophie sur la critique publique; c’est-à-dire qu’il ne trouvait pas opportun d’être inter l’ouvrage d’un compatriote, publiquement, par la voie des journaux par exemple.

La dépréciation publique d’un livre lui déplaisait autant que la déformation de ce qu’il croyait être la vérité. C’est pour cette raison qu’il publiait son livre Les anciens missionnaires de l’Acadie devant l’histoire. Dans l’Avant Propos de ce dernier ainsi que dans une lettre à Placide Gaudet il démontrait très bien pourquoi il avait décidé de l’écrire: “Je veux simplement détruire, dans l’esprit de nos gens, et par un petit nombre de preuves prises à la surface de l’histoire, les accusations de déloyauté portées contre les anciens missionnaires de l’Acadie.” Ces “accusations de déloyauté” avaient selon lui été faites par “plusieurs historiens mal informés.”

Nous trouvons cette recherche de la vérité, également dans son livre Histoire du Canada en 200 leçons qui voulait combler cette lacune: “que les enfants d’une province demeurent absolument étrangers à l’histoire des autres provinces.” Il accordait tout de même un tiers de cet ouvrage à l’histoire d’Acadie.

Personne n’aime à être critiqué. Philias Bourgeois ne semble pas avoir fait exception. Il pouvait essayer d’encourager les autres à ne pas plier devant la critique, mais cela ne l’empêchait pas de semoncer sévèrement son ami Placide Gaudet qui justement le critiquait. Il se montrait ferme dans ses principes, ne voulant pas discréditer quelque ouvrage que ce soit, tout en désirant démontrer ce qu’il pensait être la vérité historique.

**LES ARCHIVES ET LES FUTURS HISTORIENS**

Aujourd’hui nous pouvons nous compter chanceux d’avoir à notre disposition un centre où sont recueillis et conservés tous les documents ou matériaux relatifs à l’histoire d’Acadie. Au temps où vivait Philias Bourgeois, rien de cela n’existait. On avait beaucoup de difficulté à reconstituer l’histoire des Acadiens justement parce que rien n’était fait pour organiser des archives qui auraient répondu à ce besoin. C’est pour cette raison que chez lui nous retrouverons à maintes reprises cet appel de conserver tous les documents, anciens et récents, relatifs aux Acadiens. De cette façon, il pensait pouvoir alléger la tâche des futurs historiens qui s’intéresseraient à reconstituer l’histoire de ce peuple.

Rameau de Saint-Père, comme nous le soulignions plus haut, semble avoir eu sur lui une très grande influence. C’est lui qui
s'exprimait ainsi en 1891 lors d'une visite que lui faisait le Père Bourgeois à Paris:

"Le grand malheur chez vous, c'est que vous écrivez peu et surtout que vous ne recueillez même pas les écrits qui se font par les vôtres. Dans mes deux voyages au Canada, je n'ai pu recueillir parmi les Acadiens la dizième partie des pièces ou événements historiques que je m'attendais d'y trouver. Les générations passent ainsi sans laisser derrière elles la moindre relation authentique de leurs œuvres ou de leurs épreuves, et c'est une tâche très difficile de reconstituer ensuite votre histoire."\(^{42}\)

Dès son retour au Canada le même été, Philias Bourgeois allait commencé à prêcher ces idées. Nous pouvons le constater dans une lettre qu'il écrivait à Placide Gaudet et surtout dans un article paru dans le *Moniteur Acadien*.\(^{43}\) Dans cet article intitulé, *Recueillons nos écrits*, on pouvait lire:

"Où sont les Akins, Howe et les Weatherbee acadiens qui s'intéressent à ne laisser point déperir nos premiers documents historiques. Nous n'en avons pas encore. ... Or ce qu'on vient de lire peut donc se ramener pour nous à deux conséquences ou à deux résolutions—1—de ne pas laisser périr nos écrits; 2—de continuer d'écrire pendant que les matériaux à exploiter sont encore sous notre main."\(^{44}\)

Malheureusement, ceci ne devait avoir "aucun grand résultat".\(^{45}\)

Cela ne devait quand même pas l'empêcher de continuer à prêcher pour que des archives soient organisées de façon permanente. Il disait que ceci pouvait se réaliser avec la formation d'une association historique, comme la "Nova Scotia Historical Society" par exemple, qui, en plus, publiait une revue.\(^{46}\) Enfin, les gouvernements selon lui se devaient de jouer un plus grand rôle qu'ils ne l'avaient fait dans le passé. A ce propos il écrivait:

"Il n'existe probablement pas dans le monde sol-disant civilisé un pays où l'on s'occupe si peu d'histoire, de la composition des archives, du recueil des écrits et des traditions que dans nos provinces maritimes. Et ceux qui seraient tentés de s'en occuper hélas!... on les regarde avec autant de pitié et de mépris que nos tireuses de cartes ou que ceux qui courent les champs pour chercher l'or à l'aide de baguettes magiques... A venir jusqu'à ces trois dernières années, le gouvernement fédéral a très peu encouragé le travail de nos annales, le gouvernement local encore moins et d'autres parts il n'est venu aucun encouragement d'aucun genre. Il est évident que parmi nous, l'importance de telle chose n'est pas encore comprise, c'est vraiment regrettable."\(^{44}\)

Il continue ensuite en disant que "heureusement nos fabriques d'églises conservent les registres paroissiaux pour les baptêmes, mariages, sépulture, encore qu'il y ait des brèches considérables en certains endroits."\(^{48}\)

Pendant ses recherches dans la préparation de son ouvrage sur la vie de l'abbé Lafrance, il avait rencontré beaucoup de difficultés. Apparemment toute la correspondance de ce dernier avait été brûlée après sa mort, ce qui n'avait guère facilité sa tâche. Il avait dû alors se rapporter à la tradition. C'était ainsi qu'il s'explimait à ce sujet: "Chez nous l'élément catholique en
général ne s'est guère soucié de recueillir les écrits qui peuvent servir à l'histoire ecclésiastique ou civile de nos fondateurs, nos œuvres paroissiales, nos associations de bienfaisance, etc. ... Nous l'avons dit dans la préface, nous n'avons pas d'archives."  
Il énonçait cette même idée, dans des mots différents, plus loin, dans ce livre, tout en faisant allusion à un traité d'astronomie du Père Lafrance, détruit également après sa mort, "comme on a jeté au feu après sa mort toutes ses lettres et correspondances conservées au Barachois et tout cela sans les lire, par pure ignorance de la valeur de ces documents. Nous sommes de ce côté-là, dans un pays d'Ostrogoths, rien d'historique ne se fait ni se conserve."  

Il était vraiment convaincu. C'est pour cette raison qu'il nous paraît assez bizarre de découvrir que, une couple de mois seulement après la parution de son fameux article Recueillons nos écrits, il puisse écrire à son ami Placide: "Mais en te voyant mettre tous les anciens papiers en lumière, je me dis, si les fouilleurs qui vivront dans 50 ans d'ici nous publient ainsi toutes les lettres privées et documents ainsi mis en circulation de nos jours, il est temps que chacun se mette à épurer ses papierasses."  
Peut-être voulait-il pousser son ami à se débarrasser de certaines lettres qu'il lui avait écrites. Nous pensons notamment à une de ces dernières où il commentait le Louvre, qu'il venait de visiter pendant son séjour à Paris: "Il y en a des culs nus de toute taille et de tous sexes (ne montre pas cela à d'autres qu'à Val)".  

Il ne faut quand même pas croire qu'il s'en aurait fait sur un tel détail.  

Philias était sincère dans ses idées sur l'organisation d'archives et dans sa préoccupation envers le "fouilleur" ou l'historien de l'avenir. A l'égard de ce dernier, il paraissait être très encourageant. Nous nous apercevons assez facilement de ceci dans un article qu'il écrivait dans le Moniteur Acadien en 1897 et dans un passage de son livre sur la vie de l'abbé Lafrance. Nous nous permettons donc de le citer encore une fois, et de manière assez longue:  

"Dans cent ans d'ici et peut-être auparavant, il se trouvera des hommes qui auront le loisir et les encouragements voulus pour clarifier les détails de notre histoire. Ces historiographes de l'avenir ramasseront les documents éparis aujourd'hui de tous côtés sur le chemin du temps, semés ici et là, par faits détachés, par relations décousues et par monographies. Peut-être seront-ils heureux de trouver un tableau de coutumes et moeurs acadiennes imparfait, il est vrai, mais qu'ils sauront du moins, avoir été esquissé, d'après nature et aussi d'après les faits vus ou recueillis de témoins vivants au cours du siècle dont s'occupe la présente chronique."  

C'est une peinture ethnographique qui aura toutefois son importance avant longtemps, car nos moeurs, nos usages, nos travaux même changent d'une manière notable depuis un quart de siècle, et ils ne laisseront pas de se modifier, d'évoluer au point que, dans vingt ans, il sera curieux
pour les Acadiens nés dans le vingtième siècle de lire ce que furent les coutumes de nos aieux au milieu du dix-neuvième. On nous dit souvent: Hâtez-vous de reconstituer le mieux possible dans vos écrits la vie humble mais pleine de charmes des paysans acadiens d’autrefois. Nous ne pouvons ici qu’effleurer le sujet, mais nous lirons toujours avec plaisir les écrits où des observateurs compétents feront revivre les récits de nos pères, recueillerons le folklore acadien, décriront, par le menu, les usages et modes d’actions des générations disparues, et raconteront ces légendes du temps passé qui ont bercé notre enfance et que nos mères, le soir à la lumière de la grande cheminée ou de la chandelle du suif, nous racontaient afin de nous faire tenir bien sages.⁵⁵

En lisant ces deux observations, on se croirait en 1974. Ses idées reflètent assez bien ce que nous pensons de l’histoire sociale aujourd’hui. En son temps on passait par dessus ces détails ou traits sociologiques. Tout de même Philias Bourgeois écrivait sur ces propos, et tout cela il le faisait non seulement pour le lecteur du temps immédiat, mais encore pour l’intéressé des générations futures. Pour nous, qui sommes aujourd’hui ces fouilleurs du futur dont parlait Philias Bourgeois, il est un peu réconfortant de constater qu’au moins des efforts furent entrepris par quelqu’un pour nous faciliter la tâche dans nos recherches. Nous nous disons que si ces idées qu’il préchait, avaient été suivies, nos collections de documents, nos archives quoi, seraient encore mieux garnies qu’elles ne le sont maintenant. Il nous serait alors plus facile de reconstituer notre histoire comme il nous encourageait tant, naguère, à le faire.

Une chose étrange cependant, c’est que des papiers de Philias Bourgeois, cet homme même qui préchait la conservation de vieux documents, très peu nous reste. Nous n’avons presque rien de sa correspondance. Les seules choses qui nous restent, sont les manuscrits de ses livres sur l’histoire du Canada, sur l’abbé Lafrence et sur les anciens missionnaires d’Acadie.⁵⁶ S’est-on débarrassé de ses papiers pour nous cacher quelque chose sur lui? C’est une question à se poser.

Nous sommes souvent, trop portés à critiquer ce qui a été fait par les nôtres dans le passé, dans le domaine historique. Nous pouvons facilement nous apercevoir, en lisant cet ouvrage, que nous avons tort. Le Père Philias Bourgeois selon nous, a réellement démontré par ses publications, livres, brochures, articles de journaux et de revues, par sa participation à des manifestations historiques, ses conférences, par son instinct de chercheur qui le rendait inquiet pour les futurs historiens, par toutes ces actions, qu’il était un véritable historien.

Nous craignons que cette étude ne soit suffisamment complète pour faire apprécier, à sa juste valeur, cet homme qui se dévoua par tous les moyens possibles à l’histoire des Acadiens. Il aurait fallu encore plus de recherches mais malheureusement le temps nous manquait. Nous sommes conscients de n’avoir qu’effleurer le sujet. Dans son oeuvre d’historien il reste encore
certaines aspects qui ne furent pas traités dans cet ouvrage. Nous pensons notamment à l’aspect religieux dans l’oeuvre de Philias Bourgeois; car comme la plupart des historiens acadiens, c’est à ce dernier qu’il s’est le plus livré. La liste de ses écrits nous le prouve d’ailleurs.

REFERENCES

1—Pour ceux qui seraient intéressés à la biographie de Père Philias Bourgeois, il est préférable de se référer à
   — BÉDARD, Mère Saint-Marc. BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE DE L’OEUVRE DU PERE PHILIAS
   BOURGEOS DE LA CONGREGATION DE SAINTE-CROIX, PROFESSEUR DE LITTERATURE ET
   D’HISTOIRE A L’UNIVERSITÉ ST-JOSEPH, N.-B., PRECEDÉE D’UNE BIOGRAPHIE PAR MERE
   ou — BÉDARD, Mère Saint-Marc, BIBLIOGRAPHIE DU R.P. PHILIAS BOURGEOS, dans S.H.A., no. 10,
   1966, pp. 5-22.

2—Dans une lettre à Placide Gaudet, 1 septembre 1891, Sainte-Marie, il entretient cet dernier des cours qu’il avait suivis à Saint-Josip. Il s’agit non seulement d’histoire proprement dite.

3—Il se tromperait de dire que les études que nous avons faites à l’université Laval pour nous renseigner sur ce degré, en ce temps.

4—MONITEUR ACADIEN, vol. XXX, no. 2, 7 juillet 1891.

5—Dans l’EVANGELINE, vol. X, no. 10, 14 janv. 1897, un article portant sur son livre L’ECOLE AUX
   APPARITIONS MYSTERIEUSES, la classe parmi les "meilleurs écrivains acadiaiens".

6—MONITEUR ACADIEN, vol. XXXI, no. 36, 9 novembre 1897.

7—Lettre à Val, Landry, 8 octobre 1907, Sainte-Benoit, Long Point, P.Q.

8—Nous traiterons ce sujet dans une partie de la présente étude.

9—Lettre à P. Gaudet, 16 mars 1897, collège Saint-Joseph.


12—MONITEUR ACADIEN, vol. XIX, no. 38, 4 fév. 1886.

13—MONITEUR ACADIEN, vol. XX, no. 36, 19 nov. 1886.

14—MONITEUR ACADIEN, vol. XX, no. 36, 19 nov. 1886. Le HERALD d’Halifax louangeait cette conférence et son auteur.

15—MONITEUR ACADIEN, vol. XXVIII, no. 84, 30 avril 1895. EVANGELINE, vol. XIII, no. 25, 2 mai
   1895.

16—EVANGELINE, vol. VIII, no. 27, 16 mai 1895.

17—MONITEUR ACADIEN, vol. XXVIII, no. 98, 18 juin 1896.

Pour ceux qui s’intéresseraient davantage à cette polémique, nous vous suggérons de vous référer aux articles des journaux suivants: — ANNIVERSAIRE ET MONUMENT A LOUISBOURG,
   MONITEUR ACADIEN, vol. XXVIII, no. 84, 30 avril 1895, — EVANGELINE, vol. VIII, no. 25,
   2 mai 1895.

18—EVANGELINE, vol. V, no. 28, 26 mai 1892.

19—MONITEUR ACADIEN, vol. XL, no. 35 & 36, 7 & 14 mars 1907.


21—Lettre à P. Gaudet, 24 juin 1891, Monastère, Tracadie, N.-E.

22—MONITEUR ACADIEN, vol. XXVII, no. 2, 7 juillet 1891.

— Ph. Bourgeois, VIE DE L’ABBÉ FRANÇOIS-XXAVIER LAFRANCE ..., Beauchemin, Montréal, 1913,
   pp. 20-21.

24—Afin de connaître davantage son oeuvre, il est fortement recommandé de se référer à la thèse de Sr. Bédard qui porte justement sur ce point. Voir Bédard, BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE..., op. cit., 1964, 98 pages.


26—Bédard, BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE, op. cit., pp. 33-35.

27—MONITEUR ACADIEN, vol. XXV, no. 7, 2 juillet 1911.

28—Lettre à P. Gaudet, 5 janvier 1906, Université du Collège Saint-Joseph. Il s’agissait ici d’un livre de lecture pour les écoles francophones ou académies des provinces Maritimes.


30—Il s’agit ici de ses livres: "L’ECOLE AUX APPARITIONS MYSTERIEUSES" et "LES ANCIENS
   MISSIONNAIRES D’ACADIEN DEVANT L’HISTOIRE".

31—Lettre à P. Gaudet, 16 mars 1897, Collège Saint-Joseph.

32—Lettre à P. Gaudet, 16 nov. 1910, Université du Collège Saint-Joseph.

33—Lettre au même, ibid.

34—Lettre à P. Gaudet, 16 nov. 1910, Université du Collège Saint-Joseph.


38—Lettre à Val, Landry, 7 juin 1897, Collège Saint-Joseph.


40—Lettre à Val, Landry, 7 mai 1898, Collège Saint-Joseph.

41—Lettre à P. Gaudet, 10 oct. 1910, Université du Collège Saint-Joseph.

42—Bédard, LES ANCIENS MISSIONNAIRES D’ACADIEN DEVANT L’HISTOIRE, MONITEUR
   ACADIEN, SHÉDiac, 1910, p. 3.

43—MONITEUR ACADIEN, vol. XXXVII, no. 9, 4 août 1903.

44—Bédard, BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE ..., op. cit., p. 15.
Quarante-deuxième Cahier

44—MONITEUR ACADIEN, ibid.
46—MONITEUR ACADIEN, ibid.
48—MONITEUR ACADIEN, ibid., Il fait également allusion aux registres paroissiaux de Rustico dans son livre VIE DE L’ABBE F.-X. LAFRANCE aux pages 38 et 39. Il se demande : "Pourtant on n’arrêtera pas l’œuvre pour faire recenser les registres qui se trouvent dans les églises et les églises, faute de temps ou de place, s’efforcent de suivre les événements de leur paroisse et les événements qui se passent."
49—P. Bourgeois, VIE DE L’ABBE F.-X. LAFRANCE, op. cit., p. 20. Dans la préface de ce livre à la page 12, nous lisons ce qui suit : "Cher maître, je vous demande de me faire des copies de tous les documents qui sont à votre disposition."
50—P. Bourgeois, VIE DE L’ABBE F.-X. LAFRANCE, op. cit., p. 163.
51—Lettre à P. Gaudet, 30 août 1891, Sainte-Marie.
53—Nous pensons qu’il est important de soulever ici le fait qu’il ait écrit une dizaine de lettres auparavant, à Placide, une lettre de lettre sur son départ du Collège Saint-Joseph où il semblait avoir un certain nombre de difficultés avec un certain groupe. Il demandait qu’elles se soient lues par personne d’autre que lui, et en plus, il exigeait qu’une de ces lettres soit publiée. Il s’agissait de ses lettres—Lettre à P. Gaudet, 5 octobre 1890, Collège St-Césaire, P.Q.
54—EVANGÉLINE, vol. X, no’s 45 et 52 (sauf no 51) et vol. XI, nos 1-13 (sauf no 7), 16 septembre 1897 au 3 février 1898.
56—Ces quelques pages se trouvent au Centre d’études acadidiennes où ils sont conservés.

BIBLIOGRAPHIE

— P. Gaudet, 5 janvier 1908, Université du collège Saint-Joseph.
— P. Gaudet, 19 octobre, Université du collège Saint-Joseph.
— Val. Landry, 8 octobre 1906, Saint-Benoit, Long Point, P.Q.
— P. Gaudet, 10 novembre 1910, Université du collège Saint-Joseph.
— P. Gaudet, 16 novembre 1910, Université du collège Saint-Joseph.
— Lettre de Prudent L. Mercure à
— P. Gaudet, 15 janvier 1904, Université du collège Saint-Joseph.

JOURNAUX
MONITEUR ACADIEN

ARTICLES DE PHILLAS BOURGOIS

— LA LETTRE DU PROFESSEUR HIND SUR "L’EXPATRIATION DES ACADIENS" vol. XXIII, no. 46, 20 décembre 1889.
— RECUEILS DE NOS ÉCRITS, (signé Victor) vol. XXV, no. 2, 7 juillet 1891.
— RELATION DU PREMIER SIÈGE DE LOUISBOURG, vol. XXVII, no. 98, 16 juin 1895.
— HENRY WADSWORTH LONFELLOWS, vol. XI, no. 35 et 36, 7 et 14 mars 1907.
— Articles touchant Phillas Bourgeois.
— EXPULSION DE 1755, vol. XX, no. 38, 19 novembre 1886.

Sources manuscrites
Lettre de Phillas Bourgeois à
— Placide Gaudet, 5 décembre 1880, Collège Saint-Césaire, P.Q.
— P. Gaudet, 31 décembre 1880, Collège Saint-Césaire, P.Q.
— P. Gaudet, 24 juin 1891, Monastère, Tracadie, N.-E.
— P. Gaudet, 30 août 1891, Sainte-Marie.
— P. Gaudet, 1 septembre 1891, Sainte-Marie.
— P. Gaudet, 16 mars 1897, collège Saint-Joseph.
— Valentin Landry, 7 juin 1897, collège Saint-Joseph.
L'EVANGELINE

Articles de Philias Bourgeois

— ANNIVERSAIRE ET MONUMENT A LOUISBOURG, vol. VIII, no. 25, 2 mai 1895.
— THE FIRST SIEGE OF LOUISBOURG. TO THE EDITOR OF THE SUN, vol. VIII, no. 27, 16 mai 1898.
— LE VILLAGE DERICHBOUCOU ET SES ANNALES, 1796 À 1896, vol. X, no. 6, 7 et 8; 17, 24 et 31 décembre 1896.
— INSTITUTIONS, MOEURS, COUTUMES DES ACADIENS DE 1775 A 1875, vol. X, nos 45 à 52 (sauf no 51) et vol. XI, nos 1 à 13 (sauf no. 7), 16 septembre 1897 au 3 février 1898.
— LE PERE LEFEVRE ET L'ACADIE (EDITORIAL), vol. XI, no 28, 19 mai 1898.
— Articles touchant Philias Bourgeois
— LA LECTURE DU PROFESSEUR HIND SUR L'"EXPATRIATION DES ACADIENS", vol. XIII, nos 6 et 7, 26 décembre 1889, 2 janvier 1890.
— THE CAPTORS OF LOUISBOURG WERE NOT PURITANS, vol. XIII, no. 27, 16 mai 1895.
— FIN DE DISCUTION (EDITORIAL), vol. IX, no. 33 24 juin 1897.

LIVRES

— ALBERT, Thomas, HISTOIRE DU MADAWASKA, D'APRES LES RECHERCHES HISTORIQUES DE PATRICK THERIAULT ET LES NOTES MANUSCRITES DE PRUDENT L. MERCURE, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire 1920, 448 p.

ARTICLES DE REVUE

Le troisième mariage de Michel Daigle

par Eloï DeGrâce

Ce dont il sera question dans les pages suivantes, c’est la bien curieuse histoire du mariage de Michel Daigle, son troisième mariage. L’événement se passa à Nipisiguit (aujourd’hui Bathurst, au nord du Nouveau-Brunswick) et fut un sujet de discussion dans toute la région. Michel Daigle était cultivateur et ne savait même pas signer son nom.

Il avait d’abord épousé Tharsilde Doucet en premières noces alors qu’il avait environ 21 ans au début de 1797. Ils eurent au moins trois enfants (3 fils) dont un mourut en bas âge. Le décès de Tharsilde Doucet survint le 23 juin 1808 alors qu’elle était âgée de 36 ans.

En secondes noces, Michel avait épousé Mathilde Landry le 21 novembre 1809 et les registres indiquent qu’ils ont eu au moins trois enfants (2 filles et un fils). Mathilde Landry mourut et fut enterrée le 7 août 1817 à l’âge de 25 ans.

C’est à ce moment-ci que les choses se compliquèrent pour Michel Daigle qui voulait se remarié à l’âge de quarante et quelques années. Mais, marié deux fois, il se trouvait parent avec presque toutes les femmes de la région qui étaient de son âge (parenté de sang ou spirituelle). De plus, il ne voulait pas épouser une jeune fille par crainte de voir sa famille augmenter. Il trouvait qu’il avait suffisamment d’enfants à soutenir: quatre enfants en bas âge. Michel avait parcouru la région pour se trouver une femme avec laquelle il ne serait pas parent. Le missionnaire nota que “... le veuf a cherché partout où il y avait apparence de trouver depuis Nigawecq jusqu’à Belledune”.

A la fin de 1819, Michel Daigle avait trouvé une femme qui voulait bien l’épouser. Il demanda une dispense à l’évêque pour se marier avec Marguerite Boudreau, veuve depuis janvier 1817, âgée de 45 ans, vivant chez son fils avec trois de ses filles. Elle était la cousine germaine de la deuxième femme de Michel et son alliée du 2e degré.

L’évêque qui devait donner cette dispense était à Rome et on dut attendre qu’il revienne avant d’espérer une réponse. On attendit jusqu’au mois d’octobre 1820 alors que M. Cooke, le mis-
sionnaire, entreprit de persuader l’évêque d’accorder une dispense au plus tôt. Michel Daigle avait besoin d’une mère pour ses enfants et Marguerite Boudreau qui devait gagner “sa vie à la journée de côté et d’autre” avait besoin d’un mari. Depuis la mort de son mari, Marguerite n’avait “jamais été recherchée de personne”. Michel, de son côté, n’avait pas les moyens de “courir davantage” ni “le privilège de choisir”. De plus, selon les dites d’un paroissien, le missionnaire avait toutes les raisons de croire que Michel et Marguerite étaient capables des pires excès allant même jusqu’au mariage devant les magistrats (mariage civil) si une dispense n’arrivait pas de Québec⁴.

L’évêque insista sur l’application stricte de la loi en se référant au Concile de Trente. Comme il y avait danger de déshonorer la religion par un “mariage clandestin” devant le magistrat, l’évêque accorda la dispense du 2e au 2e degré et celle de trois bans “afin que ce mariage, s’il a lieu, se fasse sans bruit, sans concours, sans messe et seulement devant deux témoins”. C’était le 17 novembre 1820⁵.

Malheureusement, la lettre ne se rendit pas.

M. Cooke écrivit à nouveau à son évêque le 22 janvier 1821 et il lui fit savoir que le mariage qui attendait la dispense depuis un an et demi était “devenu le sujet des discours de tout le monde et semble menacer d’un grand scandal”⁶. Mgr Plessis envoya aussitôt une copie de sa lettre et la dispense le 14 mars 1821. Elle arriva trop tard! . . .

Comme il lui était déjà arrivé, Michel Daigle perdit la femme qu’il voulait épouser. Marguerite Boudreau avait changé d’avis. Les dispenses de Québec prenaient trop de temps pour arriver à Nipisiguit et “en attendant la dispense les filles s’en dégoutent et la dispense devient inutile” comme l’expliqua le missionnaire⁷.

Notre Michel trouva une autre candidate au mariage: Esther Pitre, 28 ans. Il fallut encore une dispense du 2e au 3e degré; Esther Pitre était la fille de Marguerite Boudreau qu’il voulait épouser plus tôt.

Afin de soulager les gens de Nipisiguit troublés par les entreprises de Michel Daigle, M. Cooke demanda cette fois une dispense “en blanc” qu’il pourrait utiliser lorsque Michel serait prêt à se marier⁸. La dispense fut accordée le 2 mai 1822⁹ et Michel Daigle se trouva enfin marié le 29 avril 1822 après quelque cinq ans de veuvage.

Les chose ne s’arrêtèrent pas là. Après avoir reçu toutes les dispenses possibles et après une si longue attente, Michel Daigle constata que sa femme était enceinte, deux mois après son mariage. Ce qui semble tout à fait naturel, n’était pas normal dans
ce cas-ci: tout était dû à un autre homme. Voici en quels propos M. Cooke rapporta le fait à son évêque:

... Singulier dans ses entreprises de mariage et par le nombre de dispenses qu'il a eues, v.g., dispense de parenté, dispense d'affinité spirituelle, dispense d'Homètété publique, dispense de deux bans, il l'a été encore plus après son mariage. Deux mois après que son épouse eut reçu la bénédiction nuptiale, il s'est trouvé en famille du fait d'un autre. Jamais chose semblable n'était arrivé. Le monde en fut désolé. Michel prit le bois, le voilà encore sans femme; ... 10

Le missionnaire finit par réparer les choses en "remariant" Michel et Esther et en obligeant le père de l'enfant (qui n'était pas marié) "de se charger pour toujours" du soin d'élever l'enfant.

Michel vécut encore quelques années et mourut le 10 mars 1831 à l'âge de 55 ans.

* * *

Ceci montre comment, dans nos petits villages de l'époque, il était difficile d'avoir une dispense. Ces dispenses étaient rendues nécessaires parce que les gens devaient se choisir des conjoints dans un nombre d'individus assez limité. C'était devenu un problème pour l'évêque de Québec qui constatait "... que depuis bien des années, le sang mêlé est devenu, dans la Baie des Chaleurs, une cause de dispense, inconnue dans le reste du monde chrétien"11.

REFERENCES

1. Les registres de la paroisse Sainte-Famille donnent la naissance d'un fils à Michel Daigle le 18 avril 1798 (baptisé le 20 mai 1798). Michel Daigle est décédé en 1831 à l'âge de 55 ans; il aurait donc eu environ 21 ans en 1797.
2. AAQ (Archives de l'archidiocèse de Québec) 311 CN, N.-B., VI-66, Cooke à Plessis, 20 déc. 1819.
10. AAQ, 311 CN, N.-B., VI-76. Cooke à Plessis, 5 août 1822.
11. AAQ, 211 A, v. 11, p. 3-31, Plessis à Cooke, 21 oct. 1822.
La pêche en goélette au début du siècle

Fin d'une ère

Au mois de mai 1963, le capitaine-propriétaire Harry Oxner, de Lunenburg (N.-E.), faisait voile, dans sa goélette Theresa B. Connor, vers la baie Fortune (T.-N.). Là il devait recruter des pêcheurs, puis prendre à son bord 15,000 livres de boîte², car il avait décidé de faire un dernier voyage de pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve et à son retour de mettre fin à sa carrière de pêcheur. Il dut s’en revenir aussitôt, car à Terre-Neuve il ne put trouver les quinze ou vingt hommes qu’il lui fallait pour ses doris. C’était le dernier voyage de la dernière survivante de la fameuse flotte de goélettes de pêche de Lunenburg. De 150 qu’elles étaient en 1900, elles avaient diminué à 100 en 1927, puis à 27 en 1937.

Cette randonnée marquait la fin de l’ère de la pêche en doris sur la haute mer. Les hommes n’iraient plus risquer leur vie dans ce genre de travail; ils n’étaient plus adaptés à ce rude métier, préférant servir à bord du chalutier où ils n’étaient plus obligés d’exposer leur vie dans des doris. Jamais plus on ne bâtirait de goélettes, devenues anachroniques: en 1960, on estimait qu’il en coûterait environ $200,000 pour construire un de ces bâtiments de pêche aux dimensions moyennes courantes.

Déjà pourtant, dans les petites localités maritimes du sud du Cap-Breton, il y avait plus de quarante ans que ce genre de pêche ne se pratiquait plus. A partir de 1920, la présence de goélettes de pêche dans ces eaux se faisait de plus en plus rare.

Dans le présent article, mes propos se limiteront aux pêcheurs de morue dont le port d’attache était Rivière-Bourgeois, située sur le détroit qu’on appelait autrefois le Petit passage (aujourd’hui le détroit de Lennox), en face de Descousse. Leur aire de pêche se limitait au golfe du Saint-Laurent. Il ne sera pas question de la pêche sédentaire, qui se pratiquait à proximité des côtes.

Jusque vers les années 1915-1920, la pêche hauturière était très importante pour cette petite paroisse du Cap-Breton, qui à cette époque comptait à peine une centaine de familles. Comme chaque goélette² employait un équipage de 15 à 25 personnes, selon ses dimensions, cette occupation assurait un emploi à un
nombre considérable d'hommes pendant plusieurs mois de l'année, compte tenu du nombre de grosses goélettes, qui à cette époque pouvait atteindre une bonne demi-douzaine au moins. Au retour de chaque excursion de pêche, le capitaine confiait à plusieurs personnes de la paroisse le séchage de presque toute sa cargaison de morue salée, dernière étape d'appréciation précédant la vente. Ces familles profitaient donc elles aussi de la pêche.

Ceux dont le souvenir peut remonter à l'époque en question se rappellent que vers les années 15, 16, 17, dans le seul havre de Rivière-Bourgeois, on pouvait compter jusqu'à sept ou huit goélettes à l'ancrage, depuis la fin de l'automne jusqu'au début du printemps. Quel beau spectacle que cette flottille d'élégantes goélettes dressant fièrement leurs fines mâtures dans le ciel bleu des beaux jours d'automne, au repos dans la rade bleue comme des oiseaux posés sur l'eau! Chacune de ces goélettes se distinguait de sa voisine par son individualité et son originalité; elle était en quelque sorte douée d'une âme qui en faisait une manière d'être vivant qui soulevait le respect et l'admiration non seulement des connaisseurs, mais de tous ceux qui avaient la chance de voir de près une de ces merveilles du temps.

La transition

Devant le progrès, tout doit céder. A la fin de la première guerre mondiale, ces témoins d'une ère révolue avaient disparu une à une de Rivière-Bourgeois, aussi bien que des autres localités avoisinantes. C'était la fin d'une époque héroïque, du moins pour cette partie du pays, la fin de la pêche en doris sur la haute mer. Le bateau à voile cédaît progressivement sa place aux navires à vapeur et aux chalutiers. La guerre avait appelé les meilleurs hommes sous les armes, et le conflit terminé, ces gens avaient perdu le goût du dur métier de la pêche telle qu'elle s'était exercée depuis des siècles. Ils préféraient se chercher du travail dans les villes, — à Sydney, à Halifax, en Nouvelle-Angleterre, ou encore accepter un emploi sur les navires à vapeur, et continuer leur métier de marin dans des conditions de travail plus faciles. Les propriétaires de goélettes, devenus âgés, vendirent leurs embarcations. A partir d'alors on ne vit plus dans le havre que de petites chaloupes à moteur et, le long du rivage, en face de chaque demeure, l'indispensable canot (chaloupe) familial, dont le règne se prolongera encore pendant une trentaine d'années. A toutes fins pratiques, la voile avait disparu. Désormais, la propulsion se ferait au moyen du moteur (à essence, au mazout, à vapeur). Pourtant, ce n'était pas encore la fin de la pêche en doris. En 1950, les Portugais, et sans doute d'autres pêcheurs de diverses nationalités, pêchaient encore à la ligne sur les côtes de Terre-Neuve et du Groënland, mais dans des goélettes plus grosses et plus modernes. Dans le cas du Portugal, par exemple, un navire-hôpital accompagnait la flotte afin de porter secours,
au besoin, aux nombreux pêcheurs. Nous avons vu aussi que les pêcheurs de Lunenburg ont continué ce genre de pêche jusqu’au milieu du siècle.

**Morue verte et morue sèche**

Avant l’avènement des chalutiers, la pêche en goélette se faisait selon deux méthodes différentes, celle de la morue verte et celle de la morue sèche:

La pêche de la morue verte est celle qui se faisait en pleine mer sur les bancs de Terre-Neuve. La campagne terminée, le navire revenait, sans avoir touché terre, à son port de décharge ramenant la morue simplement salée. Cette pêche était dite aussi pêche errante, parce que le navire se mettait en dérive sur les bancs, se déplaçant sans cesse à la recherche du poisson.

La pêche de la morue sèche se faisait au contraire le long d’une côte. Le navire se mettait à l’abri dans un havre, dans une baie et y restait pendant toute la durée de la campagne. Les hommes descendaient à terre et construisaient des cabanes pour s’y loger. Le matin, des chaloupes montées de trois hommes partaient en pêche le long de la côte et revenaient le soir à l’habitation débarquer leur poisson qui était alors non seulement salé, mais mis à sécher sur les grèves. Le poisson était donc ramené au port de décharge sèche...

Cette pêche était dite aussi pêche sédentaire parce que le navire et les hommes restaient pendant toute la campagne au même endroit.4

Dans le cas qui nous occupe, c’est la pêche de la morue verte qui était la méthode courante.

**Nombre de voyages**

On faisait généralement deux voyages de pêche par saison, le premier en mai et juin, et le second en août. Passé le mois d’août, la mer devenait trop agitée et le temps trop mauvais pour la pêche en doris. Le théâtre de la pêche se situait dans le golfe du Saint-Laurent, dans le voisinage des îles de la Madeleine5 et de l’Anticosti.6

**Equipement et provisions**

Chaque goélette devait apporter les provisions et choses nécessaires pour une absence d’une couple de mois, par exemple pour la pêche: sel, boeuf, cordage, ancre, toile pour réparer les voiles, au besoin, lignes à pêche, hameçons7, avirons, gants, manigots8, couteaux, bottes, etc.; pour la nourriture de l’équipage: farine, beurre, lard (en barils), biscuits durs (“hard tack”), haricots, sucre, mélasse, beurre, pommes de terre, eau potable, etc.

La goélette qui partait pour la pêche portait sur son pont les indispensables doris, puisque c’est à bord de ces petites chaloupes à fond plat que se faisait la pêche. Leur nombre variait de 12 à 25 environ. Par exemple, la **Rosie MB**, 75 ton-
neaux, portait 13 doris; l'Ada Mildred, 135 tonnes, en avait 20. Les goélettes de Lunenburg, dont la jauge moyenne était de 135 tonnes, ne portaient que de 7 à 10 doris, puisque dans leur cas, les hommes pêchaient deux par doris.

Le doris

Etrange embarcation que le doris. Sa longueur variait de 16 à 18 pieds. Il était solidement construit, pointu aux deux bouts et à fond plat. Son poids moyen était de 400 livres. Il portait facilement une tonne de morue. Le fameux capitaine de la célèbre Bluenose I, Angus Walters, l'affirmait: "Je vous le dis, le doris est la meilleure petite embarcation qui ait jamais pris la mer. Et pas un seul pêcheur de l'Atlantique ne me contredira."

Voici ce qu'en a dit Frederick William Wallace:

The dory itself is a boat of simple construction, put together with a few longitudinal planks, overlapped on its flaring sides and with a flat bottom. They are built, as a rule, by specialists who turn them out on a mass production to a standard size. They are heavy and sturdy constructed to endure the hard usage to which they are subjected. In the hands of skilled fishermen, the dory will stay on top of some pretty rough water and is often referred to as "the bronco of the sea".

For their dimensions, they will carry a much heavier load than will a round bottomed boat of similar size. An 18-foot dory will float two tons weight or more without swamping, and I have sailed in one carrying thirteen men in a squally wind."

L'un des grands avantages des doris c'est qu'ils s'emboîtaient les uns dans les autres, à la manière de soucoupes, et n'occupaient que peu de place sur le pont. Sur la goélette Ada Mildred, il y en avait dix de chaque côté, un peu à l'arrière du mât de misaine (foremast). Le doris est une invention des capitaines de goélettes de Gloucester (Maine); son origine remonte à l'année 1850 environ.

Genres de bâtiments de pêche

Dans les débuts, à peu près chaque famille de Rivière-Bourgeois avait son embarcation de pêche, ce qui se comprend facilement puisque à cette époque, les Acadiens, établis le long des côtes, étaient tous, sauf quelques hommes de métier, des pêcheurs qui tiraient leur subsistance de la mer.

Le pionnier des bâtiments de pêche fut le pink (prononcé comme en anglais), appelé aussi pinkey. C'était une goélette aux dimensions réduites, pointue aux deux extrémités et n'ayant que le gaillard d'avant et la cale. Le pink portait un équipage de 6 à 9 hommes, et la pêche se faisait du pont même. Il n'y avait pas de cuisinier à son bord. Selon l'un de mes informateurs, les aliments consistaient surtout en biscuits de mer ("hard tack"), mélasse, viande salée et poisson, très peu de beurre.
Vinrent ensuite les goélettes avec doris. Ces bâtiments étaient plus spacieux et mieux équipés; ils avaient leur cuisinier puis- qu'ils portaient un équipage passablement nombreux. Ils étaient donc en mesure d'assurer un confort relatif plus considérable, car les hommes y étaient mieux logés, mieux nourris et leur travail s'accomplissait en de meilleures conditions.

L'ameublement

L'ameublement et les commodités à bord d'une goélette étaient réduits à leur plus simple expression. Dans le temps, les matelots et marins en général ne se préoccupaient guère de questions comme les conditions et les heures de travail, les salaires et le confort personnel. Le pain quotidien était leur seul souci, et ils vivaient heureux précisément parce qu'ils avaient peu de soucis. Ils ne craignaient pas le danger, acceptaient de bon gré leur dur travail; même cette vie d'aventure, exposée à toutes sortes de dangers, leur plaisait. En un mot, ils aimaien la mer, "la mer était leur domaine." Dans leur subconscient, ils faisaient leurs vers tirés d'une vieille chanson bretonne:

Nous aimons nos esquifs aux légères voilures,
Nous aimons la tempête et les flots mugissants;
De la mer en repos nous aimons les murmures,
Céleste mélodie aux accords si puissants!

Emportés par le vent loin de nos beaux rivages,
Nous voguons sans souci des dangers, des orages,
Chantant des airs joyeux.
Oh! nous aimons alors voir se lever l'étoile,
Boussole du bon Dieu que la nuit au long voile
Allume dans les cieux!

"Le marin est brave, cela va de soi; il est franc aussi, car la lutte perpétuelle qu'il mène contre la mer, et dont sa vie même est l'enjeu, n'admet ni compromissions ni détours; il est volontiers assez insouciant, voire imprévoyant, prenant le temps comme il vient, pour cette raison majeure et limpide, qu'il lui est impossible d'y modifier quoi que ce soit; enfin, dans l'immense majorité, il est croyant, parce qu'il n'existe au monde, pour vous faire éprouver de façon aiguë la précarité du destin de l'homme, rien de tel qu'une nuit en pleine mer, sous un ciel lourd de nuées, quand on est séparé de l'abîme par trois pouces de planches seulement. De plus, il est relativement instruit, ayant, en courant le monde, beaucoup vu, et donc beaucoup retenu, suivant la parole du Fabuliste."12

Divisions intérieures de la goélette (voir page 88 pour illustration)

A l'avant, il y avait le forcassel où logeaient la plupart des membres de l'équipage. Descendants dans ce compartiment, éclairé tant bien que mal par un panneau vitré, sur le pont. En longeant les flancs du navire, il y a les couchettes ("bunks") que les Aca- diens appelaient les "cabanes". L'Ada Mildred en comptait trois
à tribord, en deux rangées superposées, et deux à bâbord, égale-
ment superposées, soit en tout dix couchettes. Au centre, la table
occupant l’espace entre les couchettes et épousant le contour de
la coque qui allait se rétrécissant vers la proue. Sa longueur
correspondait sensiblement à la longueur combinée des couchettes
de bâbord. Longeant les couchettes, à tribord et à bâbord, des
coffres tenaient lieu de bancs. En arrière de la table, on trouve
le poêle, chauffant au charbon et au bois, et muni de gardes pour
empêcher les chaudières de glisser en bas lorsque la goélette roule
ou tangue. L’espace à gauche, en regardant vers la proue, consti-
tuait la cuisine et la soute à provisions, que les Acadiens appe-
laient “le grand rain” où s’entassaient les vivres de toutes sortes:
farine, viandes, réservoirs d’eau potable, etc. C’est dans cet
espace que s’affairait le cuisinier.

Au centre du navire, la cale était de beaucoup le comparti-
ment le plus spacieux. C’est là qu’on empilait la morue salée. Le
sel, dont il fallait apporter une ample provision, était entreposé
dans des coffres temporaires aménagés de chaque côté, dans les
“ailes”.

A l’arrière du grand mât (le plus près de la poupe) se trou-
vait la cabine (la “chambre” pour les Acadiens). La cabine de
l’Ada Mildred comptait trois couchettes doubles où par consé-
quent six hommes pouvaient coucher. La chambre du capitaine
y était aménagée. On trouvait dans cette chambre un poêle, une
table avec tiroirs qui servait également de pupitre, et au-dessus
de la table, sur le mur le baromètre.

C’est à l’arrière de la cabine, sur le pont même, qu’étaient
placés la roue de gouvernail, et directement à l’avant de cette
dernière l’habitatcle, sorte de caisse contenant la boussole ou
compas de route et la lampe destinée à éclairer ce dernier.

**Instruments de navigation**

Les instruments de navigation n’avaient rien des complica-
tions de ceux qui servent de nos jours et qui n’empêchent pour-
tant pas certains navires, pétroliers surtout, d’aller s’éventrer
sur des rochers ou d’aborder d’autres navires. Au temps de la
pêche en doris, les seuls instruments employés étaient la bous-
solle, les cartes marines et les règles parallèles. Étaient aussi
compris le télescope et les jumelles ainsi que le baromètre. Le
sextant n’était pas d’un usage universel. Le loch (en anglais log)
servait à établir la vitesse du navire et la distance parcourue. Il
devenait indispensable quand il fallait faire une longue course
ou une traversée, surtout par temps brumeux, par exemple des
îles de la Madeleine à l’île d’Anticosti, et pour se rendre sur les
lieux de la pêche ou en revenir.
A cette époque lointaine, il n’y avait pas de toilette à bord. C’est le “seau à toilette” (“slop can” ou “slop pail”) qui en tenait lieu. Après s’en être servi, l’usager le vidait à la mer et le rinçait avec de l’eau salée.

L’équipage

L’équipage constituait une hiérarchie presque négligeable: capitaine, second, cuisinier, matelots, mousse (ou mousses). Il ressemblait plutôt à une grande famille; en pratique, l’équipage se composait du capitaine et de ses fils, s’ils étaient assez âgés et s’ils avaient la vocation maritime, et d’engagés pour compléter le personnel.

Le capitaine, le cuisinier et le mousse ne quittaient pas la goélette pour aller pêcher, et pour cause. Le mousse n’était qu’un apprenti qui vaquait à diverses occupations: entretien des cordages, lavage du pont, enlèvement des foies et des langues de morue, et d’autres petits travaux variés. Il était du voyage pour apprendre tout du métier de la pêche.

Le cuisinier était un personnage important, ce qui se conçoit facilement. Il y avait d’excellents cuisiniers, il y en avait des bons et aussi des moins bons. Les vétérans de la pêche parlent encore des bons cuisiniers de leur temps. De la valeur du cuisinier dépendaient le bon moral et donc le rendement des pêcheurs.

Le capitaine était le chef de cette petite communauté ambulante. Il était responsable de la conduite de ces hommes, devait pourvoir à leur bien-être, si relatif fût-il, leur prodiguer les conseils nécessaires, et au besoin, écouter leurs doléances et les réconforter. Il devait aussi assurer l’obéissance à une certaine discipline. Il avait l’entièr e responsabilité de la goélette et de sa direction; c’est lui qui prenait les grandes décisions. C’était en somme un personnage important qu’il fallait respecter. Il était continuellement à bord de sa goélette, et tandis que les pêcheurs s’éloignaient dans leurs doris, lui pêchait du pont de la goélette, quand il en avait le loisir. Selon la coutume du temps, il était le premier à se mettre à table, à l’heure des repas. Il avait sa propre couchette, et parfois même sa “chambre”, mais il n’était pas nécessairement séparé du reste de l’équipage.

Dimanche, jour de repos

Le dimanche était jour de repos. On ne pêchait donc pas ce jour-là. On était toujours conscient de l’obligation de l’assistance à la messe, mais étant dans l’impossibilité physique d’observer ce précepte, on y satisfaisait dans une certaine mesure par la récitation du chapelet, le dimanche matin; dans certains cas aussi quelqu’un lisait les prières de la messe. On passait le reste du temps joyeusement, à jouer aux cartes, à conter des histoires,
à rattraper un peu de sommeil, ou simplement à flâner, à se reposer.

La boette

La boette était d'une importance capitale, puisque sans elle, aucune pêche n'était possible. La goélette qui partait pour la pêche devait donc apporter sa provision de boette ou s'en procurer de quelque manière avant d'arriver sur les lieux de la pêche. L'Ada Mildred apportait une trentaine de barils de coques salées. Le hareng, le maquereau et l'encornet (le "squid" anglais) servaient également de boette. Certains pêcheurs apportaient en voyage des re trì à hareng et à maquereau qu'on tendait à l'occasion pour obtenir de cette façon un supplément de boette fraîche. Quand l'encornet "passait", tout le monde se mettait à en pêcher, le soir. Le hareng ou autres poissons que la morue vorace avait pouvait aussi servir à cette fin, s'ils étaient encore frais et en bon état. C'était autant de gagné, puisqu'ils remplaçaient alors la boette achetée ou obtenue d'une autre façon.

... pour la boîte de la molé16 c'est l'apast que l'on met à l'hameçon sur la pointe duquel il pique un morceau de hareng dont la peau a un certain éclat qui reluit en la mer, et lors que la molé l'apprécie elle y court ... mais quand ils trouvent dans le gau17 ou estomac de la molé des coquillages ou autres poissons qui ne sont pas consommez ils s'en servent en lieu de hareng.18 Autrefois, sur le Grand Banc, les pêcheurs utilisaient comme boîte les entrailles de morue. On a pris ensuite le hareng, le capelan, l'encornet, enfin, depuis 1890, le bulot.19

Règle générale, on achetait la boette avant le départ, et parfois à crédit. On allait la chercher à Chezzetcook, à l'est d'Halifax, ou on se la procurait des marchands d'Halifax, qui vendaient toutes sortes d'approvisionnements. Il pouvait arriver que les pêcheurs en obtiennent des États-Unis. Dans ce cas, il fallait la déclarer à la douane et acquitter, au besoin, les droits nécessaires.

Au large en doris

Tous les jours étaient des jours de pêche, sauf les dimanches et les jours où le temps était trop mauvais pour pêcher. Le lever avait lieu tôt; à quatre heures, les doris étaient mis à la mer, et les pêcheurs partaient, un par doris. Chacun s'en allait dans une direction différente, ne craignant pas de s'éloigner de la goélette, sur une distance qui pouvait atteindre un mille ou plus; et parfois même, il disparaissait à l'horizon.

Le pêcheur devait apporter dans son doris ce qui lui était nécessaire pour sa tournée, par exemple: lignes à pêche, sa portion de boette, mat et voile (s'il se servait d'une voile), avirons, gaffe, ancre, cordage, effets personnels (tabac, eau froide, goûter, montre, borgot20, couteaux, compas, cales, hameçons, écipe, etc.).
Lignes

La pêche se faisait selon deux méthodes différentes : 1° au moyen de longues lignes (lignes dormantes), munies de 400 à 600 hameçons chacune (en anglais, travel-line) ; 2° au moyen de la ligne à main, portant deux hameçons ("jig-line").

Les lignes dormantes étaient tendues près du fond, dans 30 à 60 brasses d'eau. Elles étaient solidement ancrées et supportées à intervalles par des bouées-repères. Ce genre de pêche se pratiquait par deux pêcheurs dans le même doris. L'un ramait pendant que l'autre tendait la ligne, boettée d'avance. Pour lever les lignes, l'un des pêcheurs décrochait le poisson ; l'autre reboettait les hameçons puis laissait retomber la ligne au fond de la mer.

Nos pêcheurs recouraient généralement à la seconde méthode, celle de la ligne à main. Dans le temps, la ligne employée (ligne à morue) était en coton ; elle pouvait avoir 3/16 de pouce de diamètre, et était très dure. Elle portait à son extrémité une cale de 3 à 3 1/2 livres, avec émerillon. A partir de la cale, un bout de ligne, la queue, longue de 5 à 6 pieds, était munie de deux hameçons, chacun indépendant, fixé à un avençon.

Rendu sur le lieu de la pêche, le pêcheur ancrait son doris et mettait aussitôt ses lignes à l'eau. Il pêchait pendant une bonne partie de la journée, souvent pendant une douzaine d'heures, ou jusqu'à ce que son doris fût rempli. Vers cinq heures, qu'il eût ou non rempli son doris, il revenait à la goélette avec son poisson. Dans certains cas et pour certaines raisons spéciales, il était rappelé à la goélette au moyen d'un pavillon hissé à mât.

La profondeur de la mer, sur les lieux de pêche, variait, cela va de soi. Sur les hauts-fonds, il y avait à certains endroits aussi peu qu'une dizaine de brasses d'eau (60 pieds), mais parfois les lignes devaient descendre à 30 et 40 brasses (200 à 250 pieds). Dans le cas de la pêche à la morue, on laisse les hameçons descendre jusqu'au fond puis on les relève de quelques pouces seulement, car la morue se tient au fond de la mer.

On a dit que la morue pêchée à la ligne à main était plus grosse et plus belle que celle qu'on prenait avec les lignes dormantes.

"... when a two-hook hand line, nicely baited, goes down among the fish and is kept jigging up anddown, it's the big fellers that makes for the bait first and usually gets caught."21

Dangers

La pêche en doris comportait à l'occasion des dangers sérieux : 1° la brume. La brume n'arrêtait pas les pêcheurs. Ils
partaient quand même avec seulement leur compas et juste assez de nourriture pour un petit repas froid. La brume épaisse rendait parfois difficile le retour à la goélette. Le doris pouvait être coulé par un navire qui ne le voyait pas à temps. Quand la goélette n’était plus visible dans la brume, on sonnait du borgot à intervalles rapprochés afin de guider les pêcheurs vers la goélette. On tirait aussi du fusil si certains pêcheurs tardaient à arriver.

2° Risque de sombrer. Quand le doris était rempli de morue, il y avait risque de sombrer si la mer devenait agitée et si le pêcheur manquait d’habileté à manœuvrer un doris rempli de poisson jusqu’aux plats-bords.

3° Baleines et requins. Il pouvait arriver qu’une baleine, montant à la surface pour respirer, fasse chavirer le doris. Villiers raconte le cas d’un Portugais à qui cette aventure est arrivée. Voyant le mammifère monter tout près de son doris, il se hâte de couper sa ligne pour empêcher la baleine d’emporter et la ligne et le doris. Il s’en tira avec la perte de sa ligne et une partie de son grément, qui tomba à l’eau lorsque le doris pencha à un angle dangereux. Un autre pêcheur fut jeté à l’eau dans des circonstances semblables, et fut sauvé par le capitaine d’une autre goélette qui avait vu le doris s’en aller à la dérive. Les requins qui rôdaient autour des doris cherchaient à happer le poisson au fur et à mesure que le pêcheur le montait vers le bateau.

4° Tempêtes soudaines. Si le vent s’élevait au cours de la journée, on comprend que la vie du pêcheur en doris pouvait être gravement menacée.

En somme, quand le pêcheur partait le matin, il ne savait pas de façon certaine s’il retrouverait sa goélette à la fin de la journée. Mais il ne connaissait pas d’autre travail; il descendait d’une lignée de braves pêcheurs, de sorte que cette vie lui paraissait tout à fait naturelle. Le pêcheur portugais, raconte Villiers, était soutenu par sa religion et la tradition. On pouvait en dire autant du pêcheur acadien: lui aussi mettait sa confiance en Dieu. Villiers écrit aussi, dans son livre, que des messes se disaient dans les églises de Lisbonne, au départ des flottes de pêche, pour implorer la bénédiction de Dieu sur les partants et leur protection durant leur périlleuse randonnée.

5° Le mal de mer. Certaines personnes, qui n’étaient pas sujettes au mal de mer à bord de la goélette, l’étaient dans le doris, qui était parfois terriblement secoué par les vagues.

Caprices de la pêche

Il y avait des journées où la pêche était bonne, et d’autres où elle l’était moins, car la morue ne mordait pas toujours également bien. Par beau temps, le pêcheur dormait à peine quatre
heures par jour. Le capitaine Adolfo, de l’Argus, a raconté à Villiers qu’au cours d’une saison, la pêche s’est continuée sans interruption pendant 53 jours, car il avait fait beau durant tout ce temps. Les pêcheurs étaient tellement fatigués qu’ils tombaient endormis “sur leur soupe”. Mais ils étaient de retour à Lisbonne avant la fin d’août avec 14,000 quintaux de morue.

Eviscération et nettoyage

La journée du pêcheur ne se terminait pas à son retour à la goélette. Il lui restait à décharger son poisson et à le “nettoyer”. Au moyen d’une gaffe ou d’une fourche, il lançait les poissons dans des compartiments aménagés sur le pont. Ce travail exigeait déjà un effort considérable, vu la hauteur du pont.

L’éviscération du poisson se faisait soit à l’arrivée à la goélette, soit après que les pêcheurs avaient pris le repas du soir. Dans le premier cas, ce travail pouvait durer jusqu’à onze heures selon l’importance de la prise, et ce n’est qu’une fois cette tâche accomplie que les pêcheurs descendaient à la “cuisine” prendre leur souper. Dans le second cas, il n’y avait pas de repos tant que tout le poisson n’avait pas été éviscéré, nettoyé, salé et empilé dans la cale. Il fallait monter les doris et les assujettir à l’endroit désigné; il fallait aussi préparer les lignes pour le lendemain, remettre en état celles qui s’étaient emmêlées, sur les fonds rocheux, par exemple.

La préparation du poisson pour le salage s’effectuait sur un étal (table), généralement en trois temps et par trois personnes différentes:

1° Le piqueur (en anglais, throater). Le piqueur coupe la gorge de la morue et lui ouvre le ventre, en le fendant jusqu’à la nageoire anale.

2° Le décolleur ou éteuteur (en anglais, gutter, header, liverer). Le décolleur enlève la tête et les entrailles, avec ou sans couteau.

3° Le trancheux23 (en anglais, splitter). Parfois les deux premières opérations étaient faites par une seule personne, mais en général, c’est la méthode de la division du travail qui était courante. Le trancheux termine la fente de la morue et en enlève l’arête. Le poisson est ensuite jeté dans une bâille.24 Le trancheage était une tâche hautement spécialisée qui ne pouvait être confiée qu’à des experts. Au moyen d’un gros couteau à lame carrée, le trancheux fend la morue, déjà vidée et étêtée, de façon à l’ouvrir de la tête à la queue, du côté du ventre. En deux ou trois coups de couteau, il enlève la partie supérieure de l’arête. Après lavage, la morue est prête à recevoir le sel. Un expert pouvait trancher de 10 à 12 morues à la minute. On parle encore, à Rivière-Bourgeois, des plus célèbres trancheux du temps: David (à Anselme) Samson, Abram (à Charles) Landry, Jean (à Jean)
Bourque, pour ne mentionner que quelques-uns de ceux qui étaient au service du capitaine Anselme Sampon.

Les méthodes de nettoyage du poisson n'ont guère varié depuis le temps de Nicolas Denys (XVIIe s.). Voici comment il les décrit:

"... dans l'espace qui est entre cet étably et la cloison se mettent les piqueurs et les déolveurs; de l'autre côté sont les habilleurs ... 

... le déolveur n'a point de couteau, mais le piqueur en a, différent de ceux de l'habilleur, celui de l'habilleur est carré par le bout et fort épais par le dos pour lui donner de la pesanteur afin qu'il aye plus de coup à couper l'arestre de lamouë, celui du piqueur est plus long et plus pointu, la pointe en arrondissant du costé du tailland ... 

... d'autres hommes ... prennent la molué, la mettent sur l'étably proche du piqueur, qui au même temps la prend luy coupe la gorge, puis luy fend le ventre jusques au nombril, puis passe son couteau tout proche des olives pour séparer un os qui est entre l'oreille et la tête et tout d'un temps pousse la molué à son voisin le déolveur qui luy arrache les tripailles du ventre, au même instant il met en deux mannes qu'il a devant luy, dans l'une les foymes et dans l'autre les rabbes ... puis tout d'un temps il renverse la molué le ventre sur l'étably, et prend la tête à deux mains, la renverse sur le dos de la molué et luy rompt le col ... de l'autre main pousse la molué à l'habilleur, qui la prend par l'oreille avec une mitaine qu'il a à la main gauche, autrement il ne pourrait pas tenir ferme, lui pose le dos contre une tringle de bois de la longueur de la molué, épaisse de deux doigts, et clouée vis à vis de luy sur l'étably afin de tenir le poisson ferme et l'empescher de glisser pendant l'opération ... avec son couteau décharne le gros de l'arestre du costé de l'oreille qu'il tient à la main, et commencent à l'oreille et venant jusques à la queue, et en même temps donne un coup de couteau à l'endroit du nombril, et puis passe son couteau par dessus l'arestre allant vers les oreilles, coupe toutes ces petites arestes, qui servent de costes au poisson ... ce qu'ils font avec une telle dextérité et vitesse, tant les piqueurs, déolveurs qu'habiffeurs, que ceux qui ne font autre chose que d'amasser les molués et les mettre sur l'étably ont peine à les fournir..."

A la vérité, cette description ne saurait être beaucoup plus détaillée. Charles de la Morandière donne sensiblement la même description, en y ajoutant certains détails:

Quand l'étêteur a terminé son travail, il passe la morue à l'habilleur qui se tient à l'autre bout de la table. C'est ordinairement le capitaine ou le pilote qui fait cet office. ... De la main droite il tient un couteau à habiller qui a la forme d'un petit couperet dont la lame a 8 pouces de long sur 3 de largeur. L'habilleur ouvre la morue depuis la gorge jusqu'à l'anus et enlève dans cette étendue la grosse arête ...

L'habilleur jette l'arête au petit mousse qui est à sa gauche et qu'on appelle nautier. Ce mousse détache la naut ou noue ... On sale à part les nauts avec les langues. La naut ou noue est la vessie à air du poisson.

Kipling, chantre de la mer, décrit de façon presque poétique les trois opérations de l'éviscération:

"Hi! shouted Manuel, stooping to the fish, and bringing one up with a finger under its gill and a finger in its eye. He laid it on the edge of the pen; the knife-blade glimmered with a sound of tearing, and the fish, slit from throat to vent, with a nick on either side of the neck, dropped at Long Jack's feet."
La pêche en goélette au début du siècle

Hi! said Long Jack, with a scoop of his mittened hand. The cod's liver dropped in the basket. Another wrench and scoop sent the head and offal flying, and the empty fish slid across to Uncle Salters, who snorted fiercely. There was another sound of tearing, the backbone flew over the bulwarks, and the fish, headless, gutted, and open, splashed in the tub. . .

Salage

Une fois la morue vidée et bien lavée, elle était immédiatement salée, puis mise en “piles” dans la cale. Les deux opérations essentielles étaient le tranchage et le salage. Il fallait qu’elles soient faites à la perfection sinon toute la cargaison de poisson aurait été perdue. Nicolas Denys explique comment se faisait, de son temps, le salage de la morue:

... deux ou trois hommes prennent cette molué par les oreilles, l’arrangent teste contre queuc ... le salleur a une grande pelle toute plate avec laquelle il prend du sel en la saline qui est derrière luy et en salle la molué; le salleur y est si adroit qu’encore que sa pelle soit chargée de sel il jette sur cette molué à plus d’une grande brasse de long, de la largeur de sa pelle sans en mettre quasi plus en un endroit qu’à l’autre ... quand il y a trop de sel il la brûle, et n’est jamais si belle que l’autre, c’est pourquoi il faut que le salleur soit adroit à jeter son sel”.

Les fonctions de saler étaient considérées comme très importantes. Il recevait un salaire plus fort que celui du lignotier (pêcheur à la ligne).

De la Morandière estime qu’il fallait en général 70 kilos de sel pour 100 kilos de poisson.

Séchage

Quand le capitaine ou maître de la goélette avait pris et salé sa cargaison de morue, il s’en revenait chez lui, mais son travail n’était pas terminé. Il restait à faire sécher son poisson, puis à l’écouler sur le grand marché, à Halifax. En réalité, il s’agissait plus que du simple séchage. Cette opération devait assurer le bon conditionnement de la morue, lui conserver sa blancheur et sa saveur. En somme, la bonne qualité de la morue reposait sur un séchage effectué selon les règles reconnues dans le temps comme étant les meilleures. À lui seul, le maître de la goélette n’aurait pu réaliser le séchage d’une cargaison qui pouvait contenir jusqu’à 1,500 ou 2,000 quintaux de poisson. Ce travail était confié à des familles de la paroisse qui s’engageaient à faire sécher chacune une quantité déterminée de poisson. C’était les femmes surtout qui vaquaient à cette besogne.

À la fin du voyage de pêche, la morue était déchargée, puis lavée avec soin pour en enlever le limon et autres impuretés, et la débarrasser de tout excès de saumure.
Le séchage consistait à étendre la morue sur des vigneaux, l'une à côté de l'autre, tête à queue, afin d'utiliser pleinement l'espace. Il fallait retourner le poisson plusieurs fois par jour pour l'empêcher d'être brûlé par le soleil. Si la pluie se mettait à tomber, ou même si le temps se couvrait, il fallait rentrer la morue dans le cabaneau; on l'en sortait quand le beau temps revenait. Tous les soirs la morue était mise à l'abri, beau temps mauvais temps. Au temps de Nicolas Denys, le procédé pouvait varier un peu, mais il y a lieu de tenir compte de certains facteurs susceptibles de modifier les méthodes de séchage: température, intensité solaire, humidité de l'air, direction et force du vent, orientation du lieu de séchage, etc.

... celle-là se charge sur des boyarts, on la porte aux vigneaux: ceux qui la portent l'arrangent sur les vignaux que ces contre têtes, la peau en haut. ... ceux qui ont de l'eau de vie en bolvent un petit coup à la dérobée sans perdre leur rang, ayant demeuré comme cela jusques sur les neuf heures que la peau a eu le temps de sécher, on va la retourner la chair en haut et y demeure jusques sur les quatre heures que l'on va la retourner la peau en haut pour y passer ainsi la nuit: on ne laisse jamais la chair en haut pendant la nuit, à cause de l'humidité. ...

Ruth Fulton Grant écrit:

"The best grade of fish is produced by sun shine and low temperatures, as in spring and early fall. Hot weather brings danger of sunburn and reduced market values of from 25 to 50 per cent. The fish must be carefully turned on the flakes, collected and stored at the least suggestion of damp weather. During the later stages of drying, they are periodically placed in large piles to sweat. They are again spread out to complete the drying process and the moisture which comes to the surface during the "sweating" period disappears."

Le séchage à l'air libre pouvait prendre à peu près trois semaines.

Vente

Après que la morue avait été séchée à point, elle était chargée de nouveau dans la goélette. Elle était pesée à ce moment-là, et les "sécheurs" étaient rémunérés à tant le quintal (112 livres), soit environ 50 cents, à l'époque.

Au début du siècle, la morue sèche rapportait à peu près $3,50 le quintal (à l'automne de 1973, elle se vendait $1,75 la livre, dans les poissonneries d'Ottawa). Si l'on déduit le 50c payé aux sécheurs, le propriétaire de la goélette recevait moins de 3c. la livre pour son poisson. Une cargaison de 1,500 à 2,000 quintaux, soit à peu près la quantité pêchée au cours d'un voyage, ne valait donc, à la vente, que de $4,500 à $6,000 environ. Le propriétaire devait à même ce revenu payer les pêcheurs et acquitter les dépenses d'entretien de la goélette. Le capitaine Anselme Samson, qui a fait la pêche jusque vers l'année 1918, alors que les prix avaient monté un peu, affirmait que le plus gros montant qu'il avait jamais obtenu de la vente d'une cargaison de morue était $9,000 (recettes brutes).
Le chargement complété, le capitaine partait de nouveau, avec quelques hommes d’équipage, cette fois en direction d’Halifax où la vente s’effectuait; mais Halifax, par mer, était à plus de 150 milles. Selon les vents, ce voyage pouvait prendre de deux ou cinq jours. La goélette ne revenait pas à lègue. Le capitaine rapportait de la ville une cargaison de toutes sortes de marchandises pour lui-même et sa famille, et aussi pour remplir les commandes que lui avaient données plusieurs personnes de la paroisse. On y voyait les articles les plus divers: farine, sucre, mélasse (en ponchons), thé, biscuits, boeuf salé, fromage (en grosses meules), tissus, fil à coudre, clous, ustensiles et instruments, bref, articles et choses indispensables à la vie, à cette époque. Le propriétaire d’une goélette terminait la saison en faisant du gabotage.38 Par exemple, il allait chercher des produits agricoles à l’île du Prince-Édouard, ou du charbon à Sydney. On entrait ensuite dans la mort-saison qui durait jusqu’au prochain départ pour la pêche, soit vers le mois de mai suivant.

Rémunération du pêcheur

Souvent le pêcheur était rémunéré selon la règle dite “demi-ligne”. Ainsi chaque pêcheur était traité sur un pied d’égalité, indépendamment de la quantité prise. La morue vendue, la moitié du produit de la vente était distribuée aux membres de l’équipage. Si l’on s’en tient aux calculs précédents, chaque pêcheur pouvait toucher de $150 à $200 à la fin de son excursion de pêche, au cours de la période précédant la première guerre. Le reste revenait au capitaine ou au propriétaire de la goélette qui assumait tous les frais d’achat, d’entretien et de ravitaillement du bateau. Compte tenu des prix du temps, qui nous semblent dérisoires de nos jours, il n’y avait guère danger qu’un propriétaire de goélette s’enrichisse. N’empêche que par rapport aux autres paroissiens, le capitaine-propriétaire à sa retraite jouissait d’une certaine aisance, bien méritée, on en conviendra. Il faut évidemment excepter certains marchands peu scrupuleux, à la fois propriétaires de goélettes et de magasins, qui savaient profiter de leur situation pour s’enrichir aux dépens des pauvres pêcheurs qu’ils exploitaient honteusement.

Dans d’autres cas, le pêcheur était rémunéré selon la quantité de poisson qu’il prenait. Selon cette règle, la prise de chaque pêcheur devait être notée à son retour à la goélette, tous les jours. C’est la méthode qu’avaient adoptée les propriétaires de goélettes portugais.

Immatriculation et permis

Chaque goélette devait être dûment inscrite dans les registres, c’est-à-dire avoir sa lettre de mer ou certificat d’immatriculation. Les goélettes construites à Rivière-Bourgeois étaient
immatriculées à Arichat. Quant à celles qui étaient achetées ailleurs, le lieu d'immatriculation variait selon leur provenance: Chezzetcook, Halifax, Lunenburg, etc.

Aucune goélette ne pouvait entrer dans un port ni en sortir sans être munie d’un permis à cette fin. Le maître de tout bâtiment transportant “en douane” (in bond), par exemple de la viande ou des coques américaines, devait faire une déclaration officielle à ce sujet.

Prime (“bounty”)

Il s’agit d’une prime que versait le gouvernement canadien aux pêcheurs, au début du siècle. L’argent provenait d’une somme remise par les États-Unis au gouvernement canadien à titre de dédommagement pour avoir pêché dans les eaux canadiennes. N’y avaient droit que ceux qui avaient pêché pendant au moins trois mois au cours de l’année. Le montant que recevait chaque propriétaire de goélette était insignifiant, environ $5 généralement.

Un tour “poïvré”

A bord d’une goélette, si occupés que fussent les gens, il se produisait nécessairement des incidents, les uns anodins ou gais, les autres fâcheux. A bord de la goélette Alice May, faisait partie de l’équipage un nommé Jean Bonin, un original, à l’imagination fertile, un raconteur d’histoires le plus souvent invraisemblables. Un jour, quelqu’un décide de lui jouer un tour. Il saupoudre de poivre la couchette de Jean. Avant de se mettre au lit, ce dernier se met à genoux sur le bord de sa couchette pour faire sa prière du soir. Il est aussitôt pris d’un accès d’éternuement. Au lieu de sa prière, il se met à crier: “Mau... mau... mauudit!” Une autre fois, on attache à sa ligne, pendant qu’il était momentanément absent, une caraque (sorte de plie). Il se rend compte qu’il s’agit d’un tour. Il se fâche, saisit un pic et le lance au travers d’une porte. A bord de la Rosie MB, deux pêcheurs firent une gageure: ils décidèrent de ne pas changer de sous-vêtements avant la fin du voyage. Ils respectèrent leur engagement. Vu l’odeur de la morue salée et le fait que nos farceurs n’avaient pas à fréquenter des gens de société, leur geste n’eût aucune conséquence fâcheuse.

Ephrem Boudreau

NOTES
1. OUVRAGES ET REVUES CONSULTES
    Nicolas Denys, HISTOIRE NATURELLE DES PEUPLES, DES ANIMAUX, DES ARBRES ET DES PLANTES DE L’AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, ET DE SES DIVERS CLIMATS, Paris, 1672, t. II.
    Alan Villiers, THE QUEST OF THE SCHOONER ARGUS. A VOYAGE TO THE BANKS AND GREENLAND, New York, 1951
    Frederick William Wallace, ROVING FISHERMAN. AN AUTOBIOGRAPHY, Gardenvale, Québec, 1955
La pêche en goélette au début du siècle

Ruth Fulton Grant, THE CANADIAN ATLANTIC FISHERY, 1934
John P. Parker, CAPE BRETON SHIPS AND MEN. Toronto, 1967
Rudyard Kipling. CAPTAINS COURAGEOUS, Londres, 1897
LA RÉVUE IMPÉRIAL OIL, juin 1944
WEEKEND MAGAZINE no 40, 1963

PERSONNES CONSULTÉES
CHARLES (A LOUIS) BOUCHER (1878-1973). Il a fait la pêche une fois alors qu’il était encore tout jeune, vers 1895, à bord de la goélette ALICE MAY, propriété de W. Levesconte, de Rivière-Bourgeois, capitaine Daniel Samson.
VICTOR DIGOUT (1882-). Vers 1900, il s’est engagé à bord de la goélette ADA MILDRED, 135 tonneaux, capitaine-propriétaire Abram Bourque, et a participé à une excursion de pêche dans le golfe du Saint-Laurent.
ELIE BOUDEAU (1886-). Oncle de l’auteur. Dans sa jeunesse, il a fait la pêche côtière avec son père Michel (1847-1925). Il a laissé tôt la pêche pour la charpenterie et la construction. MMÉ EPHREM BOUDEAU. Durant son enfance, elle a joué sur le pont et dans les cales de la goélette de son père, Anselme Samson; elle a été témoin des départs et des arrivées de la goélette, du séchage de la morue et de sa manipulation, en un mot, de la vie des pêcheurs à terre.


4. De la Morandière, OP. CIT. I, 35

5. Îles de la Madeleine. Les Acadiens disent ILES-A-MADELEINE

6. Île d’Anticosti. Pour les Acadiens L’ANTICOSSE

7. Hameçon. Les Acadiens ne connaissent pas ce mot, ils disent CROC (pron.: croque)

8. MANIGOT. Sorte de miette sans doigts pour protéger la main des pêcheurs à la ligne.

9. Haricot. En Acadien, FAYOT

10. Frederick William Wallace, OP. CIT. 41


12. Jean Maucière, L’INFERNALE (roman)


14. COQUES. Palourde (en anglais, clam)

15. REIS. Terme ancien pour filet

16. Molus, Morue. Le mot MOLUS est celui qu’emploient encore aujourd’hui les Acadiens de la baie Sainte-Marie, dans l’ouest de la N.-E.


18. Nicolas Denys, OP. CIT.

19. De la Morandière, OP. CIT. Annexe I, 1376

20. BORGOT. Cor; corne d’appel. Signifie aussi un stiflet puissant. Par exemple, quand le vent venait de la bonne direction, on entendait BORGOTTIER le train; les STIMES (steamers bateau à vapeur) BORGOTTENT, au départ.

21. Wallace, OP. CIT. 40

22. Villiers, OP. CIT.

23. TRANCHEUX. Terme acadien pour trancheur ou habilleur.

24. VIGNEAU. Terme acadien pour cuve ou bac. Le mot était en usage au temps de Nicolas Denys.

25. Rabbes. Ce mot est proche de RAVES (œufs de poisson) et RAVER (frayer) qu’emploient les Acadiens.

26. Nicolas Denys, OP. CIT. 159-162

27. Out, à condition qu’il ait l’habileté voulue

28. Noue. C’est ce que les Acadiens appellent la NOVE

29. De la Morandière OP. CIT. 156

30. Kipling, OU. CIT.

31. Nicolas Denys, OP. CIT. 164-165

32. De la Morandière, OP. CIT.

33. VIGNEAU. Sortie d’échaud ou longue table dont la surface, à une trentaine de pouces de terre, était en petits ronds légèrement espacés. C’est sur ces cales qu’on étendait la morue pour la faire sécher.

34. CABANEAU. Chaque famille avait son CABANEAU, petit bâtiment où l’on remisait les agrès de pêche, le poisson, etc., commodément situé au bord de la mer.

35. BOYART. Bien connu en Acadie. "Ce mot. au Canada, désigne une sorte de civière ayant dans son milieu une boîte d’environ trois pieds carrés et dont les pêcheurs se servent pour transporter la morue." (Jacques Clément, LA PRESSE)

36. Nicolas Denys, OP. CIT. 208-209

37. Ruth Fulton Grant, OP. CIT. 72-73

38. GABOTAGE, Terme acadien pour cabotage.
LA GOÉLETTE
DE PÊCHE

Panneau vitré

Entrée d'escalier

Coffres-bancs

Couchettes

Soit aux provisions

Cuisine

Mitre

Mât

Pédales

Chambre de capitaine

Couchettes

Disposition intérieure
approchée

Cabine

Habitation

Poupe

Pont d'une goélette

Doris

Doris

Diable

Diable
The story of Etienne-Aubin Migneault
(suite)

Chapter 3

THE RETURN OF ETIENNE

Nearly three years had passed since Etienne had bidden farewell to his wife that august day at OuestKak. His brother on embarking at Beausejour had been conveyed to another ship, and he had lost sight of them. As a matter of fact they were landed with the other exiles in various colonies and were never heard of again.

The little band of escaped prisoners had lived in the woods with their Indian allied in perfect security and comparative comfort but one and all of them longed for their wives and children and they determined after a year or two of nomad life to make their way towards the territory still held by the French.

They had learned while in detention at Beausejour that all the women and most of the men at Ouestkak had taken refuge in the forests, and they hoped that they had managed to reach some of the settlements along the St-Lawrence, where they would be given food and shelter till reclaimed by their friends or husbands.

Many long leagues of pathless forests lay between the Acadians and their goal, for they could not follow the more beaten tracks towards Lake Champlain without incurring the danger of falling again into the hands of their enemies.

We have no record beyond vague family traditions of how Etienne managed to reach Quebec, but it may be reasonably presumed that he followed the course of some river such as the Kennebec till he reached its source and then crossing the watershed between it and the Chaudiere made his way along that turbulent stream to the St-Lawrence near Quebec.

It is quite certain at all events that he arrived at the latter place in the spring of 1758, and we find him one morning early in June in the crowded market place of the lower town.
The Canadian farmers never indulged in much finery, but were clad in comfortable and durable homespun; but the garments that Etienne had worn when he left Beausejour had become so ragged with the years that he had spent in the forests, that he had been forced to replace them with the deerskin trousers and other habiliments of his Indian friends, and his long unkempt hair fell upon his shoulders.

"If Madeleine ever sees me like this, he said to himself she will take me for an Indian." And in fact so he appeared to the crowd that moved to and fro around the stalls where various articles were offered for sale.

It was still rather early in the season, but nevertheless some of the farmers from the south shore had brought over from sheltered spots, lettuce, asparagus, and other garden produce, and their wares were speedily disposed of. There was of course no regular ferry service in those days, and so most of the people from Levis, Beaumont and elsewhere, came to market in "Barque" or flat bottomed boats which were drawn up on the beach while their owners were at the market.

Etienne noticed a sturdy woman who arrived rather late, and who installed herself at a street corner with her basket. She had with her a little boy who clung to her dress as she passed, and there was nothing about him that reminded our hero some how of his wife. His eyes were blue and her hair fair and curly, and so were the child's. The woman on the contrary was dark and swarthy, and it was unlikely therefore that she was his mother.

He could not at first get very near to her, for she was soon surrounded by an eager crowd of hungers, and her basket was emptied rapidly, and at last she had nothing more to see and was about to return to her boat, when suddenly she seemed to remember that she had a purchase to make and turned towards the steep incline that led up to the upper town.

"Stay here, Basile, she said, don't move or you will get lost and your mother will never forgive me". And she disappeared in the throng.

The little boy had seated himself on the pavement beside the basket. He was hardly four years old, but he seemed to be bright and intelligent and not at all afraid of being left alone.

Etienne approached and the child looked at him with curious eyes.

"We have nothing more to sell, M. le Sauvage" he said.

— "I am not a sauvage my dear, replied Etienne as gently as he could, I am a white man".
The boy shook his head. "You look like a sauvage" he said.

— "Is that your mother?"

"No Monsieur, she is one of our neighbours and is very good to me, she often brings me to the market".

Etienne would have like to continue the conversation, but he saw that the child was somewhat afraid of him, and he moved away.

He had brought with him from the wood some valuable furs which he had disposed of at a good price a little earlier in the day and he now determined to make a change in his attire for he realized that if he were taken for a "sauvage" as the red men were called, he could make but little headway in his quest for his wife.

There was no lack of that class of shops in the lower town which are at present known as "hand me down", and after a little haggling Etienne managed to secure a fairly good suit of clothes which he donned in a little room to the rear of the shop; and a nearby barber have his hair a more civilized appearance, for he braided and powered it after the fashions of the day.

Thus arrayed Etienne felt more at his ease, and sauntered towards the spot where the child still set by the woman's basket and shortly afterwards she returned.

"Pardon madame, he said, I saw that you came from the south shore, can you tell me whether there are any Acadian woman over there?"

"There are several, she answered, rather shorty, but why do you want to know?"

"Because, Madame, said Etienne so earnestly that the woman looked at him in surprise, I am also an Acadian and an escaped prisoner from the English and I am looking for my wife."

"Ah! Ah! replied the woman, there are two or three woman over there whose husbands were carried off by these accursed English. Why! this child's mother is one of them."

"Then, said Etienne, who was trembling with excitement, what is her name?"

The woman shrugged her shoulders; "We call her l'Aca-dienne and she lives near me. I heard her name once but I have forgotten it", she added.

During this conversation the little boy was standing by, more interested in the sights and scenes of the market place, but in answer to Etienne's last query, he volunteered the information that his mother's name was "mamma".
Doubtless my child, said the woman in a laugh; but if, Monsieur, you will row me over, I will show you where she lives.

The "barque" or scow as it could now be called, was not far off, and Etienne who had often used such crafts in his youth at Kamouraska was quite at his ease and pulled vigourously towards Levis, his hostess sitting in the stern and holding the little boy on her knees.

"I am glad we met you, she said, for the tide is still rising and I would have had to wait for the ebb to reach Lanjou, I came over at the middle of the flow."

It was, in fact, no easy task to reach the landing-place; but Etienne managed to do so, and springing ashore drew up the board beyond high water line.

As long as he was occupied with the mechanical task of rowing his mind was at rest, but when his passenger pointed him a small cottage not very far away, and told him that the "Acadienne" lived there, he grew pale and trembled in all his limbs.

The good woman noticed it, but attributed it to the physical strain he had undergone.

"I am afraid you fatigued yourself, Monsieur, she said kindly; we would have done better to wait a while for the tide. Come over to my house, and I will give you a good glass of rum."

Etienne gladly accepted, for he felt the need of a stimulant and after inhibing the generous dose that his hostess poured out for him, he declared that he felt much better, and was ready to start on his quest.

"Well at all events, I will keep the little boy for a while", said the woman; and the child readily consented for he knew that all excursions to the market ended in a lunch which was much to his taste, and far better than his mother could afford to give him.

The house indicated was very small and built of logs; it stood on a little eminence overlooking the river, and the highway passed before it. The door was closed but a single window beside it was open, and from the little chimney to the rear issued a small cloud of smoke, showing that the occupant was preparing a meal. There were other cottages nearby, but their tenants were within and the road was deserted.

Etienne advanced slowly with a beating heart, he was full of hope, and yet he feared that he might find a stranger instead of his wife.
He arrived at last, and drawing near on tip toe, peered through the open window; a woman was crouching over the fire, and pushing something under a pot that was suspended over it. Her long hair fell down upon her back, in two thick braids, and as she turned her face slightly Etienne saw that it was indeed Madeleine. Thinner than he had ever known her to be, and poorly dressed, but it was her. He moved quickly away from the window, for one glance was sufficient, and gently opened the door.

Family traditions state that his first words were “How now Madeleine, I have been three years gone, and you are still making soup.”

At the sound of his voice she had arisen and with a shriek felt fainting in his arms. She soon revived however, and clasped him around the neck and almost smothered him with kisses.

Her wild cry was heard by neighbours and they gathered around the doorway, and after a little while she appeared leaning on her husband’s arm. No explanations were necessary for every one in the little group understood what had happened. The men shook hands heartily with Etienne, and the women, several of them weeping embraced the happy Madeleine, and soon after Mme Couture, for that was her name, appeared leading little Basile by the hand, and young as he was he never forgot how his long lost father had returned, and handed the story to his descendants.

Etienne had much to tell and much to learn, and if his joy was somewhat dimmed when he heard that his eldest son had passed away a year and some months before, he did not grieve overmuch and accepted it as the will of God.

Madame Couture was the wife of one of the wealthiest farmers at Lanjou, and Etienne after a day or two of rest was employed for the summer by Mr. Couture for the remainder of the season, and the reunited family lived in peace and comfort in their little home.

The year 1758 was a momentous one for both belligerant nations. Louisbourg had fallen, but Abercrombie had sustained a disastrous defeat at Carillon. Every one knew and felt the struggle would continue the following summer.
VIENT DE PARAÎTRE

Précis du généalogiste amateur, par Raymond Gingras.

On connaît aujourd'hui une vogue qui consiste à "faire sa généalogie". De plus en plus de gens cherchent à dresser la leur. Malheureusement beaucoup parmi eux ignorent comment s'y prendre, par où commencer, où chercher, comment disposer leurs trouvailles en un tableau clair et pratique. Ce petit livre de 40 pages veut justement répondre à ce besoin. Il indique les sources à consulter ; il fournit différents tableaux de généalogie ascendante ou descendante et donne un exemple d'une généalogie bien faite. On peut se le procurer à $1.00 en s'adressant à l'auteur aux Archives Nationales du Québec, Québec, (Qué.).

L'Acadie et ses 40 robes noires, par Antonio Dragon s.j.

Si le titre de ce livre est plus ou moins bien choisi puisqu'il s'agit des seuls Jésuites, alors qu'ils ne furent pas les seuls prêtres en Acadie à porter la robe noire ; si des inexactitudes historiques de peu de conséquences se sont glissées ici et là dans cette oeuvre, il n'en demeure pas moins que c'est un ouvrage bien écrit, riche d'une foule de détails qui nous font revivre la vie d'alentours et en rendent la lecture très intéressante et fort instructive.

La préface décrit bien la nature de ce livre et mérite que nous la reproduisions ici.

"Ce livre n'a pas la prétention d'apporter du neuf dans l'histoire de l'Acadie ; il n'a que l'ambition de découvrir du vieux en tirant de l'ombre la physionomie de missionnaires Jésuites mêlés de près à l'histoire politique et religieuse de leur temps. Si un lecteur se donnait la peine de parcourir les Relations des Jésuites, ces Quarante Robes Noires ne lui apprendraient pas grand-chose ; mais, comme l'auteur, il devrait s'imposer la peine de dénicher dans l'abondance des détails, présentés souvent sans ordre, ce qu'elles contiennent d'intéressant sur l'implantation de la foi par les Jésuites dans les régions de l'Acadie. A part les chercheurs hautement spécialisés, qui aurait le temps et la patience de dépeler les soixante-dix volumes que l'édition savante de R. G. Thwaites a consacrés à la publication des Relations?"

"Le Dictionnaire Biographique du Canada, dont trois énormes tomes ont paru, a fait en partie ce que l'auteur a voulu réaliser, mais il ne présente que quinze biographies sur les quarante Jésuites qui ont travaillé en Acadie. L'auteur n'a pas voulu critiquer ou défendre les méthodes d'apostolat de ses héros : il a simplement montré les missionnaires tels qu'ils étaient et décrit ce qu'ils ont fait.

"D'ordinaire les biographes ne s'intéressent qu'aux hommes de premier plan ; les Quarante Robes Noires tirent de l'oubli même les plus humbles dévoilements d'ouvrages sans panache qui, isolés dans leurs coins reculés, ont vécu de peine et de misère ou sont morts à la tâche.

"En somme, le présent ouvrage est comme un tableau d'une grande famille où figurent tous ses enfants, même si les faits et gestes de certains d'entre eux ne sont pas éblouissants ; il voudrait être un témoignage de gratitude envers les anciens missionnaires qui, grands ou petits, ont travaillé à faire notre pays.

"L'histoire des Robes Noires s'est bornée à rappeler le souvenir des Jésuites. Il est évident qu'ils ne furent pas les seuls missionnaires engagés à répandre la foi chrétienne en Acadie. Leur labouret fut sans doute très grand, mais il ne représente qu'une part de cette oeuvre accomplie dans des conditions périlleuses, souvent inhumaines, rarement avec des succès prodigieux."
“Il est difficile d’assigner à chaque institut missionnaire la portion de travail et d’honneur qui lui revient. L.-Cyriaque Daigle a publié, en 1956, une liste imposante des anciens apôtres de l’Acadie; elle contient beaucoup d’inexactitudes, mais en la mettant au point, on peut arriver à se faire une idée substantiellement correcte de l’apport de chacun. Entre les années 1604 et 1782, il y eut environ, en Acadie, 30 Capucins, 80 Récollets, 12 Sulpiciens, 10 Spiritains et au moins 15 prêtres séculiers qui se sont consacrés au service des Acadiens d’origine française et des différentes tribus indiennes.”

5½ x 8¼. 246 pages. 22 cartes géographiques intégrées au texte. 12 photos. $6.75 (Par la poste: $7.00)

LES EDITIONS BELLARMIN, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal, P. Q. H2P 2L9
Rapport financier de la Société Historique Acadienne

Du 31 décembre 1972 au 31 décembre 1973

Reporté du 31 déc. 1972  $1,977.79

Recettes

- Cotisations 2,206.88
- Octroi du Gouvernement du N. B. 1,500.00
- Vente d'anciens cahiers 914.70
- Aide re Causerie Louisbourg 53.00
- Don 2.00

4,676.58

Déboursés

- Impressions des cahiers 3,016.75
- Imprimerie (divers avis) 187.08
- Papeteries de bureau 40.22
- Téléphone 66.42
- Timbres 113.86
- Télégrammes 23.12
- Salaire de recherches 1,600.00
- Impression d'une recherche 169.00
- Cotisation à SANB 15.00
- Commission de banque 5.18
- Divers 492.23

5,850.14

En banque au 31 déc. 1973 1,452.59
Moins chèques en circulation 648.36

804.23

Fonds permanent au 31 déc. 1972

6,056.29
Intérêt 420.53
Viré au fonds permanent 110.34

6,587.16

Irénée Mallais, trésorier
31 janvier 1974